

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$8.—États-Unis, \$8.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XII.

No. 20.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 19 MAI 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOTRE PRIME

Notre nouvelle prime est maintenant prête. Tous ceux qui paieront leurs arriérés et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain auront le droit de l'avoir. Il faut que tout nouveaux abonnés paient un an pour avoir la prime.

NOS GRAVURES

Le consulat français à Tunis

Le consulat français a été construit en 1861, sur un plan nouveau et parfaitement approprié aux besoins de l'agence générale.

C'est un pavillon central, à deux étages, surmonté d'un premier toit et d'une sorte de campanile, destiné à supporter le drapeau français. A droite et à gauche, deux corps de bâtiment à un seul étage, flanquent le pavillon d'une manière heureuse, et sont eux-mêmes adossés aux communs.

L'ensemble du consulat est conforme aux règles de la symétrie, et c'est tout; rien, dans la décoration extérieure, ne vient reposer agréablement les yeux. La construction est banale, mais propre.

La colonne du général Ritter en marche pour Roum-el-Souk

Toutes les opérations continuent à s'effectuer avec le plus grand ordre.

Le corps expéditionnaire est maintenant au grand complet, et, dès à présent, les têtes de colonne occupent les points d'où elles déboucheront.

Une grande activité règne sur tout le front. On élargit les routes; on installe et on approvisionne les dépôts de vivres; on assure les communications.

On organise en arrière des colonnes, les dépôts réguliers des convois. Les troupes, dont la santé est parfaite et qui sont

pleines d'entrain, sont largement pourvues de tout.

Les vieux Algériens apprécient en connaisseurs les préparatifs dont ils sont témoins, et ils en concluent que le coup sera frappé avec une extrême vigueur.

Notre gravure représente le départ de la première colonne, celle du général Ritter, qui a déjà pénétré par le territoire Tunisien.

Une femme Khroumir

Nous donnons un portrait de femme khroumir. Celles-ci ne se distinguent des femmes algériennes que par certaines particularités de leur costume. Comme ornementation elles aiment toujours les bijoux de clinquant; elles préfèrent toutefois les ornements en poil de chèvre et en verroterie.

L'ex-caïd Kéblouti

Kéblouti, principal fomentateur des troubles chez les Khroumirs, appartient à l'aristocratie indigène du cercle de Soukahrass. Plusieurs de ses membres ont été caïds français. En janvier 1871, le caïd Kéblouti était destitué depuis assez longtemps, et le pouvoir était sorti de sa famille. L'ancien caïd travailla les spahis de la Smala de Bou-Hadjar et les poussa à l'insurrection. Cette révolte fut bientôt supprimée; mais elle a été l'un des préludes de la grande insurrection qui éclata le 15 mars, à Bordj-bou-Arreidj, à environ 75 lieues plus à l'ouest, sous la direction de Mokrani, et qui s'est étendue aux deux provinces d'Alger et de Constantine et au Sahara.

C'est un fanatique qui jouit auprès des Arabes d'une grande considération et exerce sur eux une puissante influence. Il les a réunis un grand nombre de fois, leur prêchant la guerre sainte, la guerre aux Français.

Kéblouti, arrêté sur les instances du gouvernement français et enfermé à la Goulette, vient, dit-on, de s'échapper de sa prison.

Détail curieux, l'ex-caïd algérien est décoré.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

FRANCE

Les Chambres françaises se sont réunies jeudi dernier.

L'opinion publique en France et à l'étranger attendait avec hâte et anxiété les déclarations du ministère. M. Ferry a déclaré que la France exigerait du bey de Tunis non de simples promesses, mais des garanties que les possessions algériennes ne seraient plus ravagées par les tribus et que les intérêts français à Tunis seraient efficacement protégés. L'influence française devra être prépondérante à Tunis.

L'Italie est loin d'être satisfaite de cette déclaration, et l'ancienne jalousie de l'Angleterre semble se réveiller. La ferme attitude du gouvernement français cependant, rend inutiles les notes à demi-ton, et il faudra, pour protéger le bey, que l'intervention européenne soit directe. La Turquie envoie deux frégates dans les eaux tunisiennes. Une partie des troupes qu'elles portent sera débarquée à Tripoli. Et la France qui voit venir ce commencement

d'intervention et de complications annonce qu'à l'approche des vaisseaux de guerre de la Turquie ses cuirassés franchiront la passe de la Goulette et occuperont la rade de Tunis.

L'attitude ferme de la France et la rapidité avec laquelle elle a procédé, ont pris l'Europe par surprise. L'armée française est aux portes de Tunis et le bey est déjà disposé à se soumettre.

La principale condition du traité est la résidence d'un ministre français à Tunis, qui sera probablement M. Roustan, le consul actuel. Si ce dernier est nommé, ses fonctions consisteront à surveiller la conduite du bey et de ses aviseurs, de voir à ce que le traité soit exécuté de bonne foi, et d'en faire rapport au gouvernement français.

RUSSIE

En Russie on s'amuse à massacrer les juifs.

On rapporte plusieurs massacres de Kieff et d'Odessa. Les troupes ont dû parader dans les rues pour réprimer les désordres, et rétablir la paix dans la population. Une dernière dépêche dit que tout le quartier juif de Kieff a été incendié. On estime les dommages à trente millions de roubles. Les juifs fuient en foule vers la frontière autrichienne. De nombreuses arrestations ont été faites.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

Avec le beau mois de mai naissent les feuilles, la verdure et les fleurs, la joie, la lumière, l'espérance, le bonheur et la vie pour tout fervent chrétien, et même pour celui qui désire l'être.

La nature, en se revêtant de ses charmes, invite les disciples du Sauveur des hommes à se disposer à la réception de nouvelles grâces et à se munir de l'armure des vertus. Immobile, mais pourtant active durant six longs mois, elle s'est nourrie du linceul même qui semblait la couvrir et l'enchaîner, et, d'un germe apparent de tristesse et de mort, jaillit à chaque printemps, une source de joie et de fécondité.

Heureuses lois que le souverain des arbitres et des destinées a jugé imposé à la docile nature, et que chérissent et vénèrent le commun des mortels!

Le calme succédant à l'orage, la joie à la douleur, l'abondance à l'infortune, la gloire aux combats, tels sont autant de sujets d'espérance ou de crainte, qui retiennent ou aiguillonnent notre pauvre humanité et l'empêchent de succomber aux attaques incessantes que lui livre l'ennemi.

Sollicité, pressé et emporté par le crime, le pécheur oublie ou rejette toute pensée d'implorer son pardon. Semblable à la pierre qui se détache du haut du précipice, il tombe et entraîne souvent avec lui tout ce qui s'oppose à son passage. Ses moments, ses jours, ses années, semblent trop peu pour contenter ses passions effrénées et ses brûlants désirs sans fin. Perdu de débauche et relégué au foyer de l'orgie, les désirs véhéments de son cœur se font de plus en plus insatiables. C'est alors qu'il envisage comme précieuse une mort qui le mine et dont il fait hâtivement l'œuvre. Que dis-je? horreur! O blasphème!... il invoque l'enfer de le recevoir dans son sein, afin de mettre un terme aux tourments qui le torturent et ne lui lais-

sent en perspective qu'une amère et languoureuse existence...

Cependant, que le hasard dirige les pas d'un de ces malheureux, souvent repoussés des hommes et abandonnés de Dieu, dans un sanctuaire où s'éveillent les souvenirs des plus beaux jours de son enfance; alors un mot, un regard sur l'image de la douce Vierge fait briller en son âme une lueur d'espérance et de pur amour. Brebis égarée qu'elle était, à la prière d'un proche ou d'un mère qui gémit et par l'intercession de Marie, éplorée et reconnaissante, elle rentre au bercail; puis elle prie, elle aime encore et adore son Dieu.

O religion, si tes délices sont touchantes, combien sont cuisants les remords dont tu poursuis ceux qui te méconnaissent et te fuient!

Et toi, ô bouillante jeunesse que la violence des passions arrache à l'amour d'un Dieu fait homme par amour! Si la vie est orageuse et couverte d'écueils, sois ferme, redouble de courage et d'efforts; si la voie semble obscure, pénible, lève tes regards vers la radieuse étoile qui scintille au-dessus de la vaste mer du monde: ses vertus inspirent; et, semblable au nautonier qui la fixe permanemment au plus fort de la tempête, combats, lutte et persévère, sa lumière te sauvera. Accours pendant six mois béni sous les voûtes sacrées, et là, avec la force et l'accent d'une âme qui n'est encore qu'au printemps de la vie, supplie la douce Marie de te tendre une main et de l'autre de puiser dans les trésors de grâces dont surabonde le cœur de son fils tout puissant.

Petite et innocente créature, dont la coupe empoisonnée du vice n'a pas encore effleuré les lèvres si pures; toi dont le souffle fétide du mal n'a point terni le front serein et candide, et dont la vue calme et limpide sont autant de rayons de la lumière incréée; ignores-tu, petit ange, que des agents infernaux ont juré ta perte et que sous des dehors séduisants et trompeurs ils cachent un cœur corrompu et corrupteur; ne sais-tu pas que, laissé à tes propres forces, ils t'enlanceront bientôt d'un fil d'or dont le seul contact communique un poison mortel. Oh! intéressant petit-être, objet futur de si chères espérances, image vivante de la Divinité, que ne puis-je te soustraire aux traits acérés de la volupté, ou du moins t'empêcher de tomber au pouvoir des méchants! Mais il faut que tu grandisses et deviennes homme et que tu sois un jour ou reçu ou rejeté de Dieu. Sois donc, cher petit, comme la rose dont la corolle s'épanouit doucement aux premiers rayons d'un beau soleil; va, sous l'égide de ta pieuse mère, à l'autel de Marie où tu puisera la chaleur, la lumière, la force et la vie; puis, grandissant comme la fleur, tu répandra autour de toi l'odeur de toutes les vertus.

Vieillard, que le poids des années tient courbé vers la terre, emploie scrupuleusement dans la méditation et dans la prière les quelques jours qui te restent et que tu comptes avec effroi; hate-toi par un repentir sincère et constant de payer la dette que tu as contractée dans ta périlleuse jeunesse, car les bras de la mort te porteront bientôt à ta dernière demeure. Chemine lentement, avec les grands et petits enfants vers les sentiers qui conduisent au trône de Marie, et là, prosterné dans le silence de la nuit, attends, avec recueillement, ton Dieu et son sévère jugement.

Vous, Vierges fidèles, saints Prêtres et jeunes Lévites du Seigneur, dont la sublime mission est de fléchir le courroux céleste et d'ouvrir le ciel au pêcheur ; invitez, pressez-le d'entrer dans la salle du festin que lui a préparée le grand Roi : dites-lui que si le Fils a sa justice, la mère n'a que son amour, et dès qu'il aura été purifié de ses souillures, le Dieu de toute justice ne se souvient plus de ses iniquités.

Chrétiens de tout âge et de toute condition, allez à Marie, car elle est l'arche qui, construite selon les desseins de Dieu, est sortie saine et sauve du naufrage universel ; son innocence suréminente, sa sainteté, la grandeur ineffable de grâce, de grâce, de vertu et de privilège dont elle a été comblée : tout vous invite à chanter ses louanges, à publier ses merveilles.

Aimé, loué et béni soit donc à jamais le nom de la sainte Vierge Marie que l'auguste et immortel Pie IX a déclaré immaculée.

UN ENFANT DE MARIE.

AFFAIRES DE TUNISIE

Voici quelques détails relatifs à la famille régnante de Tunis.

On sait que, d'après la loi sunnite, l'hérédité est réglée par la primogéniture. On hérite de frère en frère, d'oncle à neveu, par rang d'âge.

Mohammed-el-Sadok, le bey actuel, est âgé de 65 ans ; il appartient à la dynastie des Hasinid. Son état intellectuel, ses mœurs, son entourage, sont trop tristement connus pour qu'il soit nécessaire d'insister davantage.

Son frère, héritier présomptif du trône, se nomme Sidi-Ali ; il porte le titre de bey du camp, où généralissime des troupes de la Régence. D'une intelligence atrophiée, usé par la débauche, complètement sourd, il n'a qu'une passion, sa haine contre la France. Il est impotent et incapable de monter à cheval. Aussi est-il parti de Tunis dans sa calèche, et ses soldats devaient, dans les passages impraticables, hisser sur leur dos le véhicule qui porte le guerrier qu'on envoie au-devant des généraux français.

Le troisième frère se nomme Sidi Taïeb. Il habite toute l'année au palais de la Marsa, à quatre lieues de Tunis, près du littoral. Fidèle aux anciens us, il a conservé un sérail peuplé de charmantes Circassiennes ; malheureusement pour lui, sa santé est fort ébranlée. Un médecin français est attaché spécialement à sa personne et le traite par la dosimétrie.

Le quatrième et le dernier frère de Sidi se nomme Meïmoun ; c'est une personnalité tout à fait incolore.

Le bey de Tunis habite un palais merveilleux dont voici la description :

Le palais du bey, *El Bardo*, est situé au nord-ouest de Tunis. Le bâtiment principal est une merveille de l'architecture mauresque ; les bâtiments secondaires sont bas, sales, mal distribués ; on dirait un bijou encaissé dans du cuivre.

L'extérieur est en murs blancs, miroitant au soleil, avec des tours dentelées, des coupoles jaunes et vertes, des toitures vernissées ; la porte centrale, divisée en trois arceaux, donne entrée sur l'escalier des Lions, d'où l'on pénètre dans le vestibule aux murailles garnies d'azuléjos, au plafond chargé d'arabesques, aux colonnettes, chevrons de couleurs vives, jaunes, rouges, vertes, aux arcades découpées en dents de scie.

Au centre, une cour intérieure, au milieu de laquelle une fontaine jaillit, et une pluie donne au palais je ne sais quelle agréable fraîcheur pendant les jours brûlants.

De chaque côté, les appartements particuliers du bey, le harem, les *houbas*, les *mazourés*, les salles de bain, toutes pièces merveilleusement décorées de riches étoffes avec des divans de soie bordés d'or, des tabourets d'essences précieuses, incrustés d'or et d'ivoire.

Sur les murs garnis d'azuléjos, comme le vestibule, des panolipes d'armes, de pipes, d'instrument de musique.

La maison de campagne du bey est à Marrouba, à un quart de lieue de la ville.

ROSE

(SOUVENIRS)

Rose avait dix-sept ans ; elle était belle et blonde ; Sur son front les rayons de la candeur brillaient ; La fraîcheur de la pêche ornait sa bouche ronde ; Ses cheveux en flots d'or jusqu'à ses pieds roulaient.

Ses lèvres souriaient comme celles d'un ange ; Son œil d'azur jetait un vif rayonnement ; Sa voix avait parfois une harmonie étrange Qui me plongeait soudain dans le ravissement !

Quand venait le printemps avec ses nids de [mousse,

Ses brises, ses parfums, son soleil radieux ; Tout rêveurs, elle et moi — réminiscence douce ! — Nous allions nous asseoir sur le gazon soyeux.

Heureux, nous admirions le couchant et l'aurore Déployant aux regards leurs tableaux gracieux, Et nos cœurs bénissaient l'Artiste qui décore Toute l'immensité de la terre et des cieux !

Aux coupes de l'espoir nous enivrons notre âme ; Sous le ciel des amours tout souriait pour nous ; L'Hymen allait bientôt nous verser son dictame ; Mais, hélas ! nous comptions sans le destin ja [loux !....

Maintenant, taisons-nous !.... Elle est là qui [repose

Sous la pierre où chacun tôt ou tard doit dormir ; Et tout ce qui me reste aujourd'hui de ma Rose, C'est le parfum que m'a laissé son souvenir....

J.-B. CAUETTE.

Québec, avril 1881.

BIBLIOGRAPHIES

Société d'histoire, par James E. P. Prendergast, étudiant en droit, de Québec. Imprimé par P. G. Delisle.

C'est une brochure d'une vingtaine de pages qui dénote chez l'auteur un joli talent poétique, mais que nous n'avons pas le temps de critiquer aujourd'hui.

La Nouvelle-France, revue bi-mensuelle, publiée à Québec par un comité de collaborateurs. Prix de l'abonnement : \$2.00.

Il suffit de mentionner les noms de M. M. Auger, Buies, Marmette, Faucher de Saint-Maurice, Legendre, Fréchette, pour dire ce que sera cette revue.

Aux Français du Canada. — C'est une poésie patriotique qui emprunte aux circonstances et au nom de l'auteur un intérêt tout particulier. C'est l'œuvre d'une femme, de la marquise de Saffray, mère du marquis de Saffray, l'un des descendants de M. de Saffray de Mézy, ancien gouverneur du Canada.

M. le marquis de Saffray nous a adressé avec cette poésie une charmante lettre dont nous prenons la liberté de détacher quelques phrases :

J'ai l'honneur de vous adresser une œuvre poétique de madame la marquise de Saffray, ma mère. Vous y verrez la trace de l'affection profonde que nous avons conservée pour votre beau pays qui fut gouverné, ainsi que vous le savez, par un de nos ascendants, M. de Saffray de Mézy.....

Nous lisons dans le *Courrier du Canada* à ce sujet les remarques suivantes :

Nous remercions de grand cœur la noble marquise de cette intention si délicate pour notre Canada français qui en est digne à tous égards, puisqu'il garde si religieusement le culte du souvenir. En effet, les noms des anciens gouverneurs français sont toujours restés chers à sa mémoire, et celui de M. de Mézy, contemporain de Mgr de Laval, premier évêque de la Nouvelle-France, n'est pas resté dans l'oubli. Québec a l'honneur de posséder les restes mortels de cet homme distingué ; et, quoiqu'il soit impossible de retracer l'endroit où ils ont été déposés, nous avons toujours la consolation de croire que celui qui, le 5 mai 1665, expirait entre les bras des jésuites, était un catholique fervent et sincère, et que le cimetière où il voulut être enterré était situé dans l'enceinte actuelle des murs de la vieille cité de Champlain.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

DEPART DE SARAH BERNHARDT

Le départ de Sarah Bernhardt et de sa compagnie avait attiré le 4 une foule nombreuse au dock de la Compagnie transatlantique, où était en partance le beau steamer *l'Amérique*, qui avait amené la célèbre comédienne au mois d'octobre dernier. Des monceaux de fleurs étaient déjà à bord quand elle y est arrivée, et il en est venu par cargaisons jusqu'au dernier moment, après même le dernier moment, car une magnifique corbeille d'un mètre de diamètre a été apportée quand déjà la passerelle était enlevée et le steamer en mouvement, si bien qu'il a été impossible de l'embarquer. Donnage, en vérité ; c'était un véritable chef-d'œuvre.

Mlle Sarah Bernhardt n'avait jamais été plus brillante, en meilleure santé et en meilleure disposition d'esprit. Elle était charmante et charmée. Elle jouissait de tout son cœur de cette bonne fortune, rarement réservée aux héros de la popularité, de garder jusqu'à la dernière heure le prestige de la première. En fait Mlle Sarah Bernhardt a été saluée au départ avec autant d'enthousiasme pour le moins qu'elle avait été accueillie à l'arrivée, et elle doit emporter du pays des souvenirs aussi aimables que ceux qu'elle y a laissés. Elle ne cherchait pas, du reste, à dissimuler le sentiment heureux dont elle était pénétrée. A tous ceux qui l'approchaient elle exprimait avec effusion la reconnaissance qu'elle éprouvait pour les bons procédés et pour les chaudes sympathies dont elle avait été entourée pendant toute la durée de son séjour en Amérique. Elle avait au premier abord éprouvé de vives appréhensions sur l'accueil qui lui serait fait. Elle craignait, et très justement, de paraître devant un public étranger à la langue qu'elle parlait. " Je savais, dit-elle, que je pourrais faire une impression favorable sur un auditoire français ; mais il m'était impossible de me rendre compte par avance de l'effet que produirait les éléments qui entrent dans l'expression dramatique, le geste, l'attitude, la physionomie, la mise en scène, et le reste, sans le langage, qui est l'organe principal des sentiments et des passions. Il y a dans la voix certaines délicatesses d'accent, d'inflection, de cadence — en un mot des nuances infinies que peuvent saisir seulement les personnes familières avec l'idiome parlé, et pour dire toute ma pensée, j'ai toujours cru que la langue précise et imagée, flexible et ferme à la fois du théâtre français, ne pouvait être bien et complètement comprise que par des personnes ayant vécu, je ne dirai pas seulement en France, mais à Paris. Mes terreurs, cependant, ont bientôt été dissipées par la bienveillance avec laquelle j'ai été accueillie, et aussi par l'intelligence merveilleuse que j'ai toujours admirée dans un auditoire qui devinait ce qu'il ne comprenait pas."

La conversation a roulé ainsi pendant près d'une heure sur une multitude de sujets suggérés par la circonstance, et sur lesquels l'aimable artiste a toujours trouvé des aperçus fins et délicats. L'heure de la séparation est enfin arrivée, la foule s'est écoulée lentement, et à dix heures précises *l'Amérique* lâchait ses amarres. Les adieux de la main et du mouchoir se sont prolongés aussi longtemps que le steamer est resté en vue, et bientôt il ne restait plus de la grande artiste que la France nous avait prêtée qu'un gracieux et affectueux souvenir.

Il se forme en ce moment une ligue en Angleterre pour demander qu'une municipalité soit établie à Londres. Un correspondant d'un journal français écrit à ce sujet :

La capitale de l'Angleterre n'a pas en effet de municipalité ; la cité, c'est-à-dire la centième partie de Londres, possède seule une administration municipale, jouissant depuis des siècles de privilèges aussi énormes que ridicules, qu'il serait temps d'abolir. La cité perçoit un droit sur tous les grains qui entrent dans le port de Londres ; chaque tonne de charbon paye une redevance à la cité ; les marchés au

poisson et à la viande sont également tributaires de ce petit état, situé au milieu d'une grande ville, et tous ces impôts qui grevent les objets de consommation ne profitent qu'à la cité même, injustice dont se plaignent avec raison ceux qui ne vivent pas sous le gouvernement du lord maire.

A part la cité, Londres est divisée en trente paroisses, subdivisées en vingt-trois petites municipalités administrées par 15 comités. Ces comités sont indépendants les uns des autres, et établissent sans aucun contrôle sérieux les taxes à payer par les contribuables. La taxe affectée au soulagement des pauvres est de 50,000,000 francs par an, et les travaux annuels pour l'entretien de la ville s'élèvent au même chiffre. Chaque comité ayant ses employés particuliers, ce personnel est nombreux et coûte la bagatelle de 2,500,000 francs, et nous n'en avons pas pour notre argent. Il y a certainement de grandes réformes à faire dans ce vieux système, grâce auquel le bon peuple de Londres est écrasé d'impôts très rigoureusement exigés, mais dépensés sans la moindre garantie. Ce qui m'étonne, c'est la manie régulière dont sont possédés les Parisiens d'aller étudier périodiquement une administration reconnue insuffisante et déplorable à tous les points de vue. Il est vrai que jusqu'ici les plus fortes études se sont bornées à des examens minutieux de la cuisine du lord maire et à apprendre comment, à la fin d'un banquet, il fallait passer à son voisin la légendaire coupe d'amour.

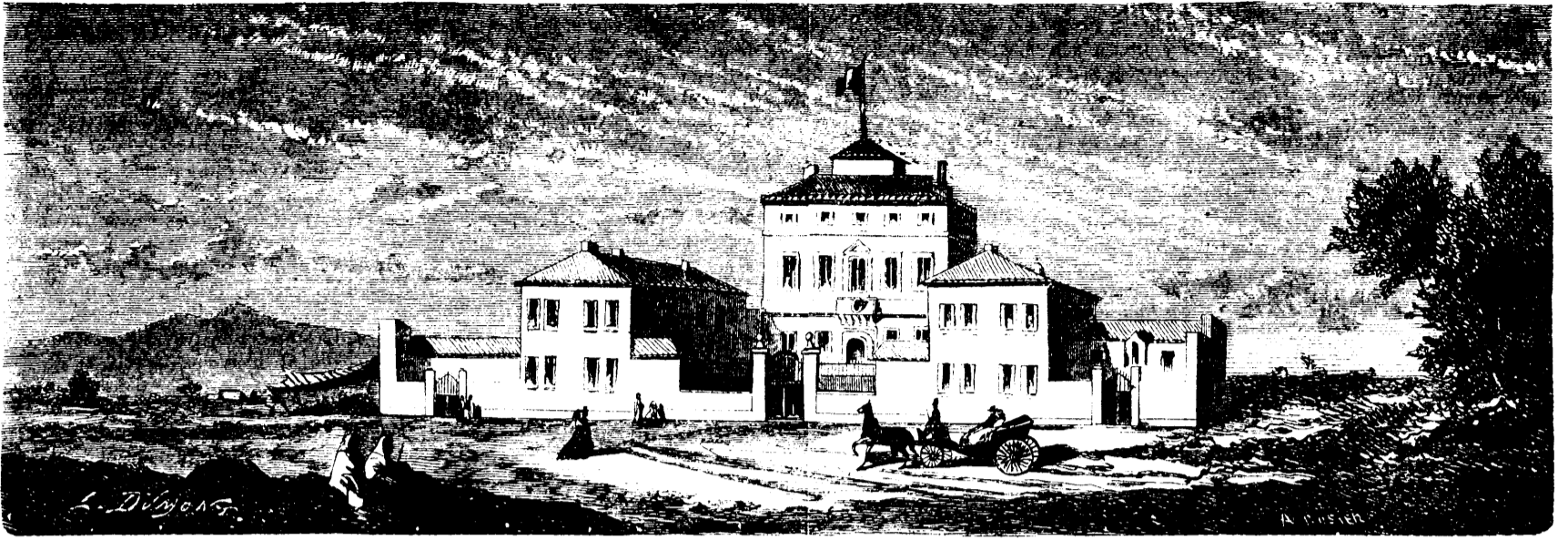
* *

Un magistrat de simple police a rendu la semaine dernière un jugement qui fait la joie de tous ceux qui, ayant envie d'un bon diner, s'abstiennent souvent de contenter leur désir par cette raison qu'ils n'ont pas de quoi payer leur dépense chez le restaurateur. Par le jugement sus-indiqué, il est établi que, si la faim vous presse, et si vous n'avez pas d'argent dans votre poche, vous ne devez pas hésiter à entrer dans un restaurant respectable ; vous demanderez un beefsteak, une omelette, un léger dessert et une pinte d'ale. Quand vous serez suffisamment réconforté, vous appellerez le propriétaire de la maison et lui confesserez votre pauvreté. Très probablement le restaurateur ne manifestera aucun plaisir à cette communication et plus sûrement il vous contiera à deux policemen qui vous conduiront devant le magistrat. Ce dernier alors vous interrogera avec bienveillance. En prenant place à la table du plaignant, lui avez-vous dit que votre bourse était bien garnie ? Pas le moins du monde, répondez-vous, j'ai simplement insisté pour que la viande ne soit pas trop cuite. — Aviez-vous réellement faim ? reprendra le bon juge. — Parbleu, je le crois bien, puisque je n'ai rien laissé de ce qui m'a été servi. En cet état, la cause est entendue et le magistrat prononcera la sentence suivante :

" Attendu que l'inculpé n'a pas prétendu être riche, quand il était pauvre ; attendu qu'il avait sérieusement besoin de manger quand il a ordonné son diner ; attendu qu'il ne s'est pas fait servir d'entremets sucrés ; attendu donc que, sur aucun point, il n'a cherché à tromper le plaignant, le tribunal déclare que c'est le restaurateur qui a tort et le condamne aux dépens."

Le jugement est logique, parce que la loi anglaise exige l'emploi de manœuvres fraduleuses pour qu'il y ait fraude, et que, dans le cas dont il s'agit, l'accusé n'avait aucunement cherché à surprendre la bonne foi du restaurateur ; mais, dans l'application générale, un pareil jugement pourrait avoir des conséquences fâcheuses. Il convient de dire que le plaignant conserve son recours au civil, et, pour peu qu'il veuille dépenser trois ou quatre cents francs, il obtiendra contre son débiteur une condamnation ; il rentrera dans le montant de sa créance, soit 6 fr. 50.

Cette énormité des frais de justice en Angleterre dépasse toute raison, et malgré cela, les gens de loi sont si nombreux que les deux tiers meurent littéralement de faim ; c'est ce qu'a dévoilé, en pleine audience, le juge Kerr, refusant de condamner à la prison un avocat incapable de payer une dette minime.



CONSULAT DE FRANCE A TUNIS



DOLOROSA

SONNET

AU CANADA, MA PATRIE

"Quelques arpents de neige et quelques pieds de terre,
"Voilà quels sont les fruits qu'un éclatant succès
"Peut rapporter là-bas un valeureux Français :
"Le permettez-vous, sire !" au roi disait Voltaire.

Et toi, beau Canada, hélas ! tu fléchissais
Sous le joug onéreux de la fière Angleterre,
Tandis que ta marâtre (oh ! je ne puis le taire)
Se livrait mollement à de honteux excès.

O ma chère patrie, en quelle délivrance
Reposait ton espoir, pendant qu'elle, la France,
Laisait tes ennemis te réduire à néant ?

Mais depuis qu'Albion a fait tomber ta chaîne,
Tu relèves ton front comme un superbe chêne
Élevé dans les cieux sa tête de géant.

C. P. BEAULIEU.

Cacouna, mai 1881.

BUG JARGAL

La représentation de Bug Jargal, au théâtre
du Château-d'Eau, vient de rappeler l'attention
du public sur le roman de Victor Hugo, portant
ce titre.

Nous en extrayons le passage suivant qu'on
lira certainement avec intérêt.

Je me disposai à sortir de l'effroyante
caverne. Cependant de nouveaux dangers
m'y étaient réservés. A l'instant où je
me dirigeai vers la galerie souterraine, un
obstacle imprévu m'en barra tout à coup
l'entrée.

C'était encore Habibrah.

Le rancuneux obi n'avait pas suivi les
nègres comme je l'avais cru ; il s'était caché
derrière un pilier de roches, attendant
un moment plus propice pour sa vengeance.

Ce moment était venu.

Le nain se montra subitement et rit.
J'étais seul, désarmé ; un poignard, le
même qui lui tenait lieu de crucifix, brillait
dans sa main.

A sa vue je reculai involontairement.

"Ha ! ha ! maldicho ! tu croyais donc
m'échapper ! mais le fou est moins fou
que toi. Je te tiens, et cette fois je ne te
ferai pas attendre. Ton ami Bug Jargal ne
t'attendra pas non plus en vain. Tu iras
au rendez-vous dans la vallée, mais c'est le
flot de ce torrent qui se chargera de t'y
conduire."

En parlant ainsi, il se précipita sur moi
le poignard levé.

—Monstre ! lui dis-je en reculant sur
la plate-forme, tout à l'heure tu n'étais
qu'un bourreau, maintenant tu es un assassin !

—Je me venge ! répondit-il en grinçant
des dents.

En ce moment j'étais sur le bord du
précipice ; il fondit brusquement sur moi,
afin de m'y pousser d'un coup de poignard.
J'esquivai le choc. Le pied lui manqua
sur cette mousse glissante, dont les rochers
humides sont en quelque sorte enduits ;
il roula sur la pente arrondie par les flots.
" Mille démons !" s'écria-t-il en rugissant :
il était tombé dans l'abîme...

Je vous ai dit qu'une racine du vieil
arbre sortait d'entre les fentes du granit,
un peu au-dessous du bord. Le nain la
rencontra dans sa chute, sa jupe chamarrée
s'embarrassa dans les nœuds de la souche ;
et, saisissant ce dernier appui, il s'y cramponna
avec une énergie extraordinaire. Son bonnet
aigu se détacha de sa tête ; il fallut lâcher
son poignard, et cette arme d'assassin et la
gorra sonnante du bouffon disparurent
ensemble en se heurtant dans les profondeurs
de la cataracte.

Habibrah, suspendu sur l'horrible gouffre,
essaya d'abord de remonter sur la plate-forme ;
mais ses petits bras ne pouvaient atteindre
jusqu'à l'arête de l'escarpement, et ses ongles
s'usaient en efforts impuissants pour entamer
la surface visqueuse du roc qui surplombait
dans le ténébreux abîme. Il hurlait de rage.

La moindre secousse de ma part eût
suffi pour le précipiter ; mais c'eût été une
lâcheté, et je n'y songeai pas un moment.
Cette modération le frappa. Remerciant

le ciel du salut qu'il m'envoyait d'une
manière si inespérée, je me décidais à l'abandonner
à son sort, et j'allais sortir de la
salle souterraine, quand j'entendis tout à
coup la voix du nain sortir de l'abîme,
suppliante et douloureuse.

—Maitre ! cria-t-il, maitre ! ne vous en
allez pas, de grâce ! au nom du Bon Dieu,
ne laissez pas mourir, impénitente et coupable,
une créature humaine que vous pouvez sauver.
Hélas !.....les forces me manquent,
la branche glisse et plie dans mes mains,
le poids de mon corps m'entraîne,
je vais la lâcher ou elle va se rompre.....
Hélas ! maitre ! l'effroyable gouffre
tourbillonne au-dessous de moi !
Nombre santo de Dios ! n'aurez-vous
aucune pitié pour votre pauvre bouffon ?
Il est bien criminel ; mais ne lui prouvez
vous pas que les blancs valent mieux que
les mulâtres, les maitres que les esclaves ?

Je m'étais approché du précipice presque
ému, et la terne lumière qui descendait
de la crevasse me montrait sur le visage
repoussant du nain une expression que
je ne lui connaissais pas encore, celle
de la prière et de la détresse.

—Senior Léopold, continua-t-il, encouragé
par le mouvement de pitié qui m'était
échappé, serait-il vrai qu'un être humain
vît son semblable dans une position aussi
horrible, pût le secourir, et ne le fit pas ?
Hélas ! tendez-moi la main, maitre.
Il ne faudrait qu'un peu d'aide pour me
sauver. Ce qui est tout pour moi est si
peu de chose pour vous ! Tirez-moi à vous,
de grâce ! Ma reconnaissance égalera mes
crimes...

Je l'interrompis.

—Malheureux ! ne rappelle pas ce souvenir !

—C'est pour le détester, maitre ! reprit-il.
Ah ! soyez plus généreux que moi ? O ciel ! ô ciel ! je faiblis ! je tombe !
...Ay desdichado ! La main ! votre main !
tendez-moi la main ! au nom de la mère
qui vous a porté !

Je ne saurais vous dire à quel point
était lamentable cet accent de terreur et
de souffrance ! J'oubliai tout. Ce n'était
plus un ennemi, un traître, un assassin,
c'était un malheureux qu'un léger effort
de ma part pouvait arracher à une mort
affreuse. Il m'implorait si pitoyablement !
Toute parole, tout reproche eût été inutile
et ridicule ; le besoin d'aide paraissait
urgent. Je me baissai, et m'agenouillant
le long du bord, l'une de mes mains
appuyée sur le tronc de l'arbre dont la
racine soutenait l'infortuné Habibrah,
je lui tendis l'autre... Dès qu'elle fut à sa
portée, il la saisit de ses deux mains avec
une force prodigieuse, et, loin de se prêter
au mouvement d'ascension que je voulais
lui donner, je le sentis qui cherchait à
m'entraîner avec lui dans l'abîme. Si le
tronc de l'arbre ne m'eût pas prêté un
aussi solide appui, j'aurais été infailliblement
arraché du bord par la secousse violente
et inattendue que me donna le misérable.

—Scélérat ! m'écriai-je, que fais-tu ?

—Je me venge ! répondit-il avec un
rire éclatant et infernal. Ah ! je te tiens
enfin ! Imbécile ! tu t'es livré toi-même !
je te tiens ! Tu étais sauvé, j'étais perdu ;
et c'est toi qui rentres volontairement dans
la gueule du caïman, parce qu'elle a gémi
après avoir rugi ! Me voilà consolé, puisque
ma mort est une vengeance. Tu es pris
au piège, amigo ! et j'aurai un compagnon
humain chez les poissons du lac.

—Ah ! traître ! dis-je en me roidissant,
voilà comme tu me récompenses d'avoir
voulu te tirer du péril !

—Oui, reprit-il, je sais que j'aurais
pu me sauver avec toi, mais j'aime mieux
que tu périsses avec moi. J'aime mieux ta
mort que ma vie ! Viens !

En même temps ses deux mains bron-
zées et calleuses se crispèrent sur la mienne
avec des efforts inouïs ; ses yeux flam-
boyaient, sa bouche écuma ; ses forces,
dont il déplorait si douloureusement l'aban-
don un moment auparavant, lui étaient
revenues, exaltées par la rage et la vengeance ;
ses pieds s'appuyaient ainsi que deux leviers
aux parois perpendiculaires du rocher et il bondissait

comme un tigre sur la racine, qui, mêlée à
ses vêtements, le soutenait malgré lui ; car
il eût voulu la briser afin de peser de tout
son poids sur moi et de m'entraîner plus
vite. Il interrompait quelquefois, pour
la mordre avec fureur, le rire épouvantable
que m'offrait son monstrueux visage.
On eût dit l'horrible démon de cette ca-
verne cherchant à attirer une proie dans
palais d'abîmes et de ténèbres.

Un de mes genoux s'était heureusement
arrêté dans une anfractuosité du rocher ;
mon bras s'était en quelque sorte noué à
l'arbre qui m'appuyait ; et je luttais contre
les efforts du nain avec toute l'énergie que
le sentiment de la conservation peut donner
dans un semblable moment. De temps
en temps je soulevais péniblement ma poi-
trine, et j'appelais de toutes mes forces :
Bug Jargal ! Mais le fracas de la cascade
et l'éloignement me laissaient bien peu
d'espoir qu'il pût entendre une voix.

Cependant le nain, qui ne s'était pas
attendu à tant de résistance, redoublait ses
furieuses secousses. Je commençais à
perdre mes forces, bien que cette lutte eût
duré bien moins de temps qu'il ne m'en
faut pour vous la raconter. Un tiraillement
insupportable paralysait presque
mon bras ; ma vue se troublait ; des
lueurs livides et confuses se croisaient
devant mes yeux ; des tintements remplis-
saient mes oreilles ; j'entendais crier la
racine prête à se rompre, rire le monstre
prêt à tomber, et il me semblait que le
gouffre hurlant se rapprochait de moi.

Avant de tout abandonner à l'épuise-
ment et au désespoir, je tentai un dernier
appel ; je rassemblai mes forces éteintes,
et je criai encore une fois : Bug Jargal !
Un aboiement me répondit..... J'avais
reconnu Rask, je tournai les yeux. Bug
Jargal et son chien étaient au bord de la
crevasse. Je ne sais s'il avait entendu ma
voix ou si quelque inquiétude l'avait ramené.
Il vit mon danger.

—Tiens bon ! me cria-t-il.

Habibrah, craignant mon salut, me criait
de son côté en écumant de fureur :

—Viens donc ! viens ! et il ramassait,
pour en finir, le reste de sa vigueur sur-
naturelle.

En ce moment, mon bras fatigué se dé-
tacha de l'arbre. C'en était fait de moi !
quand je me sentis saisir par derrière :
c'était Rask. A un signe de son maitre,
il avait sauté de la crevasse sur la plate-
forme, et sa gueule me retenait puissamment
par les basques de mon habit. Ces
cours inattendu me sauva. Habibrah
avait consumé toute sa force dans son der-
nier effort ; je rappelai la mienne pour lui
arracher ma main. Ses doigts engourdis
et roides furent enfin contraints de me
lâcher ; la racine, si longtemps tourmentée,
se brisa sous son poids ; et, tandis
que Rask me retirait violemment en ar-
rière, le misérable nain s'engloutit dans
l'écume de la sombre cascade, en me jetant
une malédiction que je n'entendis pas,
et qui retomba avec lui dans l'abîme.

Telle fut la fin du bouffon de mon
oncle.

VICTOR HUGO.

L'époque des grands phénomènes pré-
dits depuis de longues années est enfin
arrivée. Les planètes Jupiter et Saturne
ont atteint ces jours derniers leur périhé-
lie, c'est-à-dire le point de leur orbite le
plus rapproché du soleil. C'est un fait
d'une occurrence si rare en astronomie que,
s'il faut en croire les légendes, ce phéno-
mène est ordinairement accompagné de
tremblements de terre et de tempêtes
épouvantables. On ne se rappelle pas que
jusqu'ici deux planètes aient atteint pres-
qu'en même temps leur périhélie, c'est
pourquoi l'on a cru que les phénomènes
seraient plus terribles cette année, et plu-
sieurs prétendus prophètes ont annoncé la
fin du monde pour 1881. Ces prédictions
ont été faites avant la découverte de l'A-
mérique, nous pouvons donc dire que cela
ne nous regardait pas.

Comme on s'y attendait bien, les dé-
sordres atmosphériques ne se sont pas ma-
nifestés.

MŒURS, COUTUMES, CARACTÈRE
DES HABITANTS DE CHIO

Les Chiotés sont généralement de mœurs
douces. Ils sont presque tous animés de
l'esprit de commerce et désirent le gain.
Leur excès d'économie pourrait les faire
accuser d'avarice. Sobres, aimant la fa-
mille, ils n'ont pas encore assez d'instruc-
tion ; malgré ce que nous venons de dire
des écoles, malgré les efforts soutenus du
haut clergé, l'instruction primaire n'a pas
jusqu'ici assez dissipé l'ancienne ignorance.
La plupart des paysans ne savent pas leur
âge et n'ont pas d'état civil. Tous ou
presque tous, même dans les classes éclairées,
croient aux fantômes, aux sortilèges
et aux malédictions.

Dites à une femme enceinte qu'un tel
est au lit ; si vous n'ajoutez pas : " Dieu
vous en garde !" vous lui aurez porté
malheur.

Vous entendez des gens très sérieux
vous conseiller de vous garer de l'œil.

Si vous dites à un homme : " Votre en-
fant est bien joli," et si tout aussitôt vous
ne crachez pas sur le pauvre petit en ajou-
tant : " Dieu le garde du mauvais œil !"
vous êtes supposé vouloir du mal à l'en-
fant et considéré comme ennemi de la fa-
mille.

Ne prononcez jamais le nom du diable ;
vous n'avez le droit de le désigner que par
ces mots : " hors d'ici."

Chaque sainte ou saint a pour mission
de soulager d'un mal particulier ceux qui
l'invoquent. Par exemple : saint Eleuthère
(eleutheria, délivrance) préside aux
accouchements ; saint Siméon (semeion,
signe) protège les enfants contre les taches
ou au contraire les leur inflige ; sainte
Photini (phos, lumière) guérit les mala-
dies des yeux, et ainsi de suite.

C'est du paganisme christianisé.

Sur trois (ont cinquante jours de l'an-
née, on célèbre près de deux cents fêtes :
pratique exagérée, funeste à la classe ou-
vrière, qui, sous prétexte de coutumes re-
ligieuses, ne travaille pas même la moitié
du temps, et passe en grande partie ces
jours fériés dans les cabarets et dans les
cafés. Comme leurs femmes, de leur côté,
s'attifent, pendant ces mêmes jours, de
leurs plus belles robes, il y a perte de sa-
laire et double dépense.

Les Chiotés aiment la bonne chère, la
musique, la danse, les distractions de toute
sorte. Dans leurs nombreuses fêtes, chaque
village a son patron qui attire de nom-
breux pèlerins. Après la messe, on ne
songe qu'à manger, à boire et à danser.
Le vin et la jalousie s'en mêlant, on re-
vient avec force horions attrapés dans la
bagarre : parfois on ne revient pas.

La dase (sirtio), conduite par une mu-
sique à la turque qui n'est pas toujours
sans quelque charme, ressemble beaucoup
à la farandole provençale. Hommes et
femmes se tiennent par la main ; puis un
couple, dame et cavalier, se détache de la
bande et danse devant les autres. Le ca-
valier doit faire preuve de libéralité pen-
dant la danse ; il s'approche du musicien
et lui colle sur le front une pièce de mon-
naie ; plus sa danseuse lui plaît, plus le
vin ou le raki l'a mis en disposition de gé-
nérosité, plus il y a de pièces collées ; le
ménétrier ne s'en plaint pas. La musique
continue jusqu'à ce que les choses tour-
nent au tragique, ce qui arrive trop sou-
vent. (Tour du Monde.)

Un grand poète contemporain a dit :

Si par hasard je rêve une faute que j'aime,
Un profond grondement s'élève dans moi-même.
Je dis : — Qui donc est là ? l'on me parle ! pour-
quoi ?
Et mon âme en tremblant me dit : — C'est Dieu.
[Tais-toi.]

Conseil.—S'il meurt quelque animal
sur la ferme, faisons une grande fosse au-
dessous du tas de fumier si c'est possible,
pour l'y déposer ; couvrons l'animal de
trois pieds de bonne terre, et après deux
ans, on pourra vider complètement cette
fosse, qui nous donnera plusieurs charges
d'un excellent engrais.

L'ALGÉRIE GUERRIÈRE

LA MARQUE ROUGE

— Dieu sans doute était irrité contre nous, lorsqu'il a envoyé les Français dans notre pays. Avant eux les dattiers donnaient plus de fruits, la gazelle était moins farouche. On prenait les autruches comme on voulait et la charge de sel valait un douro de moins qu'aujourd'hui.

— Tu as raison, Khouider, disait un jeune homme encore au vieillard qui lui vantait le passé. Tu as vu bien des années s'écouler depuis que ta mère t'a donné le jour et tu peux comparer, mieux que personne, les jours actuels à l'ancien temps. C'est une calamité, en effet, que la venue des roumis ; mais s'ils sont arrivés jusqu'à nos tentes, c'est pour s'en aller au plus tôt. Ainsi fait le grèbe du lac Fezzara. A peine s'est-il arrêté dans les roseaux qu'il s'envole pour disparaître.

— Ne crois pas cela, Mssaoud, ces gens-là sont plus voraces que le *thair-elhorr* (le faucon). Il ne leur a pas suffi d'occuper le Tell ; les voici qui ont franchi les plateaux et qui viennent jusqu'au pays des sables.

— Dieu les punira ?

— Puisse-t-il l'écouter !

— Ecoute, Mssaoud, reprit le vieillard après un moment de silence, tu sais que bientôt tout le Djebel-Amour sera en feu. La poudre va parler et plaise à Dieu que, cette fois, la nôtre parle plus fort que celle des infidèles !

— J'en sais plus long que toi, repartit l'homme jeune, sur les dispositions des tribus. Nos cœurs sont altérés de vengeance et avant que le *Rehia-el-Aouel* (premier printemps) soit terminé, il sera tombé bien des têtes de Français sous nos flissas.

La prédiction de l'Arabe se réalisa. Ce fut le 8 avril qu'eut lieu le massacre d'Ain-bou-Becker, épisode sanglant qui inaugura, en Algérie, la formidable insurrection de 1864.

On connaît cette lugubre affaire. Le colonel Beauprêtre, commandant le cercle de Tiaret s'était porté à Ain-bou-Becker, avec une compagnie d'infanterie, quelques spahis et le goum de Harrars, pour surveiller les tribus remuantes de Djebel-Amour, travaillées alors par des agitateurs, à la tête desquels se trouvait Si Soliman-ben-Hamza, personnage très en relief dans cette partie de l'Afrique, tant par sa valeur personnelle que par ses traditions d'aristocratie religieuse qui étaient l'apanage de sa famille.

C'était l'heure du *fedger*, point du jour. Moins les vedettes, tout le monde dormait dans le camp du chef français. Des brouillards épais, empourprés par les premiers rayons du soleil levant, enveloppaient les tentes d'une buée rouge. On ne voyait pas à dix pas. Servis par cette circonstance, plusieurs milliers de cavaliers et de fantassins appartenant aux factions des Hamians, des Trafis, des Chambas, des Harrars, secondés par des contingents venus des oasis du petit désert, s'approchaient silencieusement du camp. A quatre heures, le mouvement de concentration se prononçait. Un cercle de combats, plus étroit de minute en minute, se resserrait autour d'Ain-bou-Becker.

Une demi-heure après, le soleil déchirant les nues chassa devant lui les brouillards qui couvraient la campagne. C'est alors que les sentinelles françaises aperçurent les premiers cavaliers ennemis. Elles donnèrent l'éveil. Le colonel Beauprêtre, qui ne se déshabillait jamais la nuit, fut sur pied en un instant. Il sauta sur un cheval, rallia ses hommes, les porta en avant du campement et, bravement fit face à l'attaque furieuse des insurgés.

Le combat dura cinq heures. Il eût été peut-être favorable à nos armes et, sans doute, le colonel eût pu se faire jour, avec la poignée d'hommes dont il disposait, à travers les masses profondes des assaillants, si la défection du goum des Harrars qu'il avait avec lui, n'eût compromis le succès.

A dix heures, les valeureux soldats du colonel Beauprêtre, écrasés sous le nombre,

s'étaient repliés au centre du camp. Il ne restait plus autour de cet officier supérieur que treize fantassins et une dizaine de spahis demeurés fidèles. On s'était fait un rempart des chevaux morts et c'est derrière cette barrière que les héroïques survivants de cette lutte épique se défendaient. Mais le nombre des adversaires grossissait à chaque instant. De la plaine, des montagnes, tout le monde accourait au combat. A midi, Si Seliman était maître de la position.

Les Arabes n'avaient fait grâce à personne. Le corps du colonel Beauprêtre, horriblement mutilé, fut coupé en morceaux et une sinistre légende veut que ses restes, conservés dans des fioles d'huile, aient été envoyés, au lendemain de l'action, aux tribus du voisinage.

Les fioles portaient cette inscription :

Dieu nous venge. — Voici un morceau du colonel. — Il n'aura plus de descendants. — Ses chairs sont mortes.

La fureur des vainqueurs n'avait pas connu de bornes, Mssaoud, le caïd des Hamians, celui que nous avons vu, au début de ce récit, prédire si sûrement l'insurrection dont nous venons de rappeler le sanglant prélude, avait pu assouvir amplement sa rage contre les violeurs du sol natal. Il avait, lui, le centième peut-être haché, à coups de sabre, le cadavre du chef français. Son fils unique l'avait suivi sur le lieu du massacre. Voulant frapper sa jeune imagination par un acte solennel, le caïd trempa sa main dans les plaies du redoutable officier et traça, avec le sang encore chaud, un triangle sur une des joues de l'enfant, puis il lui dit :

— Quand on te demandera ce que tu as sur le visage, tu répondras que c'est la preuve qu'il n'y a plus de colonel Beauprêtre, mais qu'il y a encore des Hamians ! Le fils du caïd revint dans sa tribu avec cet horrible tatouage sur la face et on ne le désigne plus, depuis cette époque, que sous ce sobriquet : *la marque rouge*.

CHARLES DAUBIGE.

LES ROIS EN EXIL

Aucune ville ne contient plus de rois et de reines que Paris.

On compte parmi les hôtes de la république française :

La reine Isabelle d'Espagne.

Le roi don François d'Assises.

La reine de Naples.

Le roi de Naples.

Le roi don Carlos.

La reine dona Marguerita.

C'est à Paris que le prince de Brunswick chassé de ses Etats, vient habiter. C'est à Paris qu'est venu mourir le vieux roi de Hanovre.

Où les grands-ducs impériaux russes passent-ils leurs vacances ? A Nice. Où l'impératrice de Russie venait-elle attendre le retour de l'été ? A Cannes.

Où viennent les rois tombés, les reines expulsées, les altesses démolies ? A Paris, toujours à Paris.

Sur la surface du globe il y a 180,000,000 milles cubiques d'eau salée. Comme cette dernière contient 3 pour cent en poids de sel, le montant de sel contenu dans l'océan est de 2,700,000 milles cubiques, équivalant à peu près à un cube de 140 milles de longueur, de largeur et de hauteur. Egalement distribué sur le territoire des Etats Unis, ce sel le couvrirait à une profondeur de 5,000 pieds. Telle est la masse de sel que dans le cours des siècles les pluies ont lavé des montagnes et emporté à l'océan par les rivières. Ce procédé se poursuit encore aujourd'hui, parce qu'aucune rivière ne consiste d'eau pure ; elles emportent toutes de petites quantités de sels différents dans le drainage des terres d'où elles viennent, et ce sel, une fois dans l'océan, ne peut plus en échapper.

— La Turquie se prépare à la guerre aussi activement que jamais.

LEÇON D'UN PÈRE A SON FILS

Une riche négociant d'Anvers avait un fils unique, nommé Eugène. Séduit par les attraites des plaisirs et entraîné par de faux amis, ce jeune homme déviait peu à peu du droit chemin. Il avait oublié les sages conseils de ses vieux parents et déjà ne rêvait plus que fêtes, que divertissements ; il dépensait de grandes sommes pour satisfaire ses penchants. "Après tout, disait-il, que m'importe ? Mon père est riche et il faut que jeunesse se passe." Fort de ces raisonnements, il continuait à mener joyeuse vie. Jamais il n'avait voulu s'astreindre au travail ; toute occupation sérieuse le dégoutait. Il partait le matin, pour aller on ne savait où, et revenait le soir, quelquefois fort tard, harassé de fatigue, mais bien disposé à faire la même chose le lendemain.

Depuis longtemps le père gémissait en secret sur la conduite désordonnée de son fils et l'avenir d'Eugène lui apparaissait bien sombre.

"Quel malheur, disait-il, de n'avoir qu'un fils et de le voir côtoyer ainsi la pente fatale qui conduit au criminel. J'aimais à reposer mes espérances sur cet être chéri ; j'aimais à voir en lui le souvenir de mes vieux jours, mais il abreuve ma vieillesse d'un fiel amer, il en fera le déshonneur."

Un soir que, comme à l'ordinaire, Eugène était entré fort avant dans la nuit, son père le fit appeler.

"Eugène, lui dit-il, écoute-moi ; je viens de recevoir une dépêche de mon correspondant d'Amérique, m'annonçant la banqueroute de la maison Alberti qui m'entraîne dans sa ruine. Il me faut vendre ma maison et mes domaines, vivre d'un modeste emploi et quand l'âge aura appesanti mes pas, une seule ressource me restera, ce sera toi mon enfant, ce sera ton travail."

Cette révélation inattendu fut un coup de foudre pour Eugène ; mais précipité en un instant du faite des richesses dans une extrême indigence, le jeune homme releva la tête avec une noble fierté : Mon père, dit-il, le repentir reste au crime. Près de glisser dans l'abîme, le ciel m'arrête sur le bord pour me donner le moyen de salut, oh bien, mon père je veux expier par le travail mes erreurs passées. Oui je travaillerai et, grâce à Dieu, vous ne manquerez de rien."

— Courage, mon enfant, répond le père, le ciel t'aidera.

Quelques jours après, Eugène entra en qualité de commis chez un négociant ami de son père.

Eugène devint bientôt tout autre qu'il n'était auparavant ; sobre, soigneux, exact ; zélé. Son maître le chérissait.

Il avait quitté sans regrets les compagnons de ses orreurs, qui maintenant n'avaient plus un regard pour l'enfant pauvre. A la fin de chaque semaine il apportait le prix de son salaire à son vieux père qui le recevait en souriant.

Pendant trois ans le père eut le courage de faire durer cette épreuve. Son cœur saignait bien quelquefois, lorsqu'il voyait Eugène partir avec l'aurore pour aller gagner son pain de chaque jour, mais en même temps il se réjouissait, car pas une plainte, pas un murmure n'échappait au pauvre jeune homme, et son air radieux dénotait cette paix intéressée que procure le devoir accompli.

Enfin, sûr que le changement de son fils est complet, le père a résolu de lui déclarer la vérité.

Un jour que l'ancien négociant avait invité à souper ses parents et ses amis, après le repas, lorsque déjà chacun se disposait à partir : "Attendez, mes amis dit-il attendez que je vous présente Eugène, non plus l'étourdi d'autrefois, mais Eugène converti, Eugène revenu à Dieu. Cette banqueroute, cette perte de ma fortune n'était qu'un mensonge, imaginé pour ramener mon fils à de meilleurs sentiments ; le souffle orageux des passions allait dévaster ce cœur fait pour le bien, j'ai voulu prévenir ses ravages. Dieu me pardonnera, je l'espère, cette ruse. Ma fortune s'est

accrue des épargnes de trois années et une brebis égarée est revenue au bercail."

Les assistants étaient émus. Eugène pleurait, et quand son père vint l'embrasser sur le front d'une voix entrecoupée de sanglots : "Merci mon père, dit-il, merci."

Eugène, devenu homme accompli, prit en mains les affaires de son vieux père, et le succès augmenta sa fortune qui devint colossale.

Maintenant, une magnifique chapelle dédiée à la Vierge, témoigne aux habitants d'Anvers de sa piété et de sa reconnaissance au refuge assuré des pécheurs.

LE MARIAGE CHEZ LES BOERS

Le jeune *boer*, dit Trollope, qui croit devoir prendre femme, et s'est décidé à en trouver une, enfourche un cheval et galoppe de par le pays à la recherche d'une dulcinée. Il ne se met aucunement en frais de galanterie ; c'est une reconnaissance qu'il fait. Il se pare d'habits convenables pour créer de prime abord la meilleure impression possible. Ce n'est pas cependant pour lui le moment de se faire *dandy* ; mais les jeunes filles qui le voient passer savent ce que cela veut dire.

Lorsqu'il a fait son choix, alors il se montre dans ses plus beaux habits ; il s'attique de pied en cap ; il remet sa selle à neuf, en frotte les boucles ou en emprunte une neuve, greffe une plume sur son chapeau, et part déterminé à enlever la place. Il emporte avec lui un flacon de prunes confites, douceur fort estimée parmi les Boers et qui se trouve à l'étalage de tous les magasins ; le flacon est destiné à flatter le palais et attendrir le cœur de la belle ; puis il met dans son bagage une chandelle dont le rôle est important dans l'affaire. Tout dépend de la chandelle. Elle doit être de cire ou d'une composition à peu près semblable ; cependant, on tolère une chandelle de suif, si la jeune fille recherchée n'est pas de haute condition.

Arrivé à la porte de la maison où l'objet de ses amours se trouve, il entre ; on sait ce que ce a veut dire ; le pantalon flamboyant neuf et la plume d'autruche dénoncent les intentions du jeune *boer* ; ce qui peut achever d'enlever tout doute à ce sujet, est l'apparition du flacon de prune extrait des fontes de la selle, et épuisé séance tenante.

Alors le jeune *boer* offre sans plus de cérémonie la chandelle à la jeune fille. Si elle refuse, ce qui, paraît-il, arrive rarement, alors le *dandy* se retire sans faire de recriminations, et s'en va offrir la chandelle à la jeune fille qui lui convient le mieux après la première. Si celle-ci l'accepte, alors la chandelle est allumée, et la mère de la fiancée se retire en plantant une épingle dans le suif ou la cire, suivant le cas ; ce qui indique que les deux tourtereaux peuvent se faire les vœux les plus tendres jusqu'au moment où, la chandelle fondant, la flamme touche l'épingle. Les fiancés usent souvent d'un stratagème pour faire durer la chandelle et le plaisir : ils mettent du sel autour de la mèche pour diminuer l'intensité de la flamme, mais la mère, qui a probablement joué le même tour dans son temps, calcule bien la distance à laquelle il faut planter l'épingle. Un ou deux jours après on se marie.

D'ordinaire, on se marie fort jeune parmi les *boers*, et la conséquence est que les familles sont fort nombreuses. La moyenne de la progéniture pour une seule femme est de dix à douze enfants ; et il n'est pas rare de rencontrer de 15 ou 18 enfants dans une famille de *boers*. On cite le fait d'un vénérable *boer* dont les descendants, y compris fils et brues, enfants et arrière petits enfants, s'élevaient au chiffre de 280.

C'est grâce à cette fécondité que la république libre d'Orange et la république libre du Transvaal ont pris naissance.

— La bibliothèque du parlement de Québec contient 27,746 volumes.

— Le Grand Duc Nicholas, fils du Grand Duc Constantin, et cousin du Tsar actuel, a été enfermé dans la forteresse de Dunaberg, où il sera détenu durant le reste de sa vie.



1. Gardien de nuit

2. Patrouille de Cosaques

3. Sentinelle sous le pont du Canal

4. Notre Artiste spécial en difficultés

5. Cosaques sur le qui-vive

SAINT-PÉTERSBOURG DURANT LES TROUBLES



L'EX-CAID KÉBLOUTI, CHEF DE LA DERNIÈRE INSURRECTION



FEMME KHROUMIE EN COSTUME DE FÊTE



DÉPART DE LA COLONNE DU GÉNÉRAL RITTER POUR ROUM-EL-SOUK

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XVI

UN MGANNGA

Lorsque Mrs. Weldon, dans cette journée du 17, ne vit pas reparaître cousin Bénédicte à l'heure accoutumée, elle fut prise de la plus vive inquiétude. Ce qu'était devenu son grand enfant, elle ne pouvait s'imaginer. Qu'il fût parvenu à s'échapper de la factorerie, dont l'enceinte était absolument infranchissable, ce n'était pas admissible. D'ailleurs, Mrs. Weldon connaissait son cousin. On eût proposé à cet original de s'enfuir, en abandonnant sa boîte de fer-blanc et sa collection d'insectes africains, qu'il aurait refusé sans l'ombre d'une hésitation. Or, la boîte était là, dans la hutte, intacte, contenant tout ce que le savant avait pu recueillir depuis son arrivée sur le continent. Supposer qu'il s'était volontairement séparé de ses trésors entomologiques, c'était inadmissible.

Et, cependant, cousin Bénédicte n'était plus dans l'établissement de José Antonio Alvez !

Pendant toute cette journée, Mrs. Weldon le chercha obstinément. Le petit Jack et l'esclave Halima se joignirent à elle. Ce fut inutile.

Mrs. Weldon fut alors forcée d'adopter cette hypothèse peu rassurante : c'est que le prisonnier avait été enlevé par ordre du traitant et pour des motifs qui lui échappaient. Mais alors, qu'en avait fait Alvez ? L'avait-il incarcéré dans un des baracons de la grande place ? Pourquoi cet enlèvement, venant après la convention faite entre Mrs. Weldon et Negro, convention qui comprenait cousin Bénédicte au nombre des prisonniers que le traitant devait conduire à Mossamédès pour être remis, contre rançon, entre les mains de James Weldon ?

Si Mrs. Weldon avait pu être témoin de la colère d'Alvez, lorsque celui-ci apprit la disparition du prisonnier, elle eût compris que cette disparition s'était bien faite contre son gré. Mais alors, si cousin Bénédicte s'était évadé volontairement, pourquoi ne l'avait-il pas mise dans le secret de son évasion ?

Toutefois, les recherches d'Alvez et de ses serviteurs, qui furent faites avec le plus grand soin, amenèrent la découverte de cette taupinière qui mettait la factorerie en communication directe avec la forêt voisine. Le traitant ne mit plus en doute que le "coureur de mouches" ne se fût envolé par cette étroite ouverture. On juge donc de sa fureur, quand il se dit que cette fuite serait sans doute mise à son compte et diminuerait d'autant la prime qu'il devait toucher dans l'après-midi.

— Il ne valait pas grand'chose, cet imbécile, pensait-il, et, cependant, on me le fera payer cher ! Ah ! si je le reprends !...

Mais, malgré les recherches qui furent faites à l'intérieur, et bien que les bois eussent été battus dans un large rayon, il fut impossible de retrouver aucune trace du fugitif. Mrs. Weldon dut se résigner à la perte de son cousin, et Alvez tira son deuil du prisonnier. Comme on ne pouvait admettre que celui-ci eût établi des relations avec le dehors, il parut évident que le hasard seul lui avait fait découvrir l'existence de cette taupinière, et qu'il avait pris la fuite, sans plus penser à ceux qu'il laissait derrière lui que s'ils n'avaient jamais existé.

Mrs. Weldon fut forcée de s'avouer qu'il devait en être ainsi, mais elle ne songea même pas à en vouloir à ce pauvre homme, parfaitement inconscient de ses actes.

— Le malheureux ! que sera-t-il devenu ? se demandait-elle.

Il va sans dire que, le jour même, la taupinière avait été bouchée avec le plus grand soin, et que la surveillance redoubla au dedans comme au dehors de la factorerie.

La vie monotone des prisonniers se continua donc pour Mrs. Weldon et son enfant.

Cependant, un fait climatérique, très rare à cette époque de l'année, s'était produit dans la province. Des pluies persistantes commencèrent vers le 19 juin, bien que la période de la masika, qui finit en avril, fût passée. En effet, le ciel s'était couvert, et des averses continuelles inondaient le territoire de Kazoundé.

Ce qui ne fut qu'un désagrément pour Mrs. Weldon, puisqu'elle dut renoncer à ses promenades à l'intérieur de la factorerie, devint un malheur public pour les indigènes. Les bas terrains, couverts de moissons déjà mûres, furent entièrement submergés. Les habitants de la province, auxquels la récolte manquait soudain, se virent bientôt aux abois. Tous les travaux de la saison étaient compromis, et la reine Moïna, pas plus que ses ministres, ne savait comment faire face à la catastrophe.

On eut alors recours aux magiciens, mais non à ceux dont le métier est de guérir les malades par leurs incantations et ses cèleries, on qui disent la bonne aventure aux indigènes. Il s'agissait là d'un malheur public, et les meilleurs "maganngas," qui ont le privilège de provoquer ou d'arrêter les pluies, furent priés de conjurer le péril.

Ils y perdirent leur latin. Ils eurent beau entonner leur chant monotone, agiter leur double grelot et leurs clochettes, employer leurs plus précieuses amulettes, et plus particulièrement une corne, pleine de boue et d'écorces, dont la pointe se termine par trois petits cornillons, exorciser en lançant de petites boules de fiente ou en crachant à la face des plus augustes personnalités de la cour, ils ne parvinrent point à chasser les mauvais esprits qui président à la formation des nuages.

Or, les choses allaient de mal en pis, lorsque Moïna eut la pensée de faire venir un célèbre manganng qui se trouvait alors dans le nord de l'Angola. C'était un magicien de premier ordre, dont le savoir était d'autant plus merveilleux qu'on ne l'avait jamais mis à l'épreuve dans cette contrée où il n'était jamais venu. Mais il n'était question que de ses succès à l'endroit des masikas.

Ce fut le 25 juin, dans la matinée, que le nouveau manganng annonça bruyamment son arrivée à Kazoundé avec de grands tintements de clochettes.

Le sorcier vint tout droit à la tchitoka, et aussitôt la foule des indigènes de se précipiter vers lui. Le ciel était un peu moins pluvieux, le vent indiquait une tendance à changer, et ces symptômes de rassérénement, coïncidant avec l'arrivée du manganng, prédisposaient les esprits en sa faveur.

C'était d'ailleurs un homme superbe, un noir de la plus belle eau. Il mesurait au moins six pieds et devait être extrêmement vigoureux. Cette prestance imposa déjà à la foule.

Ordinairement, les sorciers se réunissent à trois, quatre ou cinq, lorsqu'ils parcourent les villages, et un certain nombre d'acolytes ou de compères surfont cortège. Ce manganng était seul. Toute sa poitrine était zébrée de bigarrures blanches, faites à la terre de pipe. La partie inférieure de son corps disparaissait sous un ample jupon d'étoffe d'herbe, dont la *traîne* n'eût pas déparé une élégante moderne. Un collier de crânes d'oiseaux au cou, sur la tête une sorte de casque de cuir à plumets ornés de perles, autour des reins une ceinture de cuivre à laquelle pendaient quelques centaines de clochettes, plus bruyantes que le sonner harnachement d'une mule espagnole, ainsi était vêtu ce magnifique échantillon de la corporation des devins indigènes.

Tout le matériel de son art se composait d'une sorte de panier dont une cale-basse formait le fond, et que remplissaient des coquilles, des amulettes, des petites idoles en bois et autres fétiches, plus une notable quantité de boules de fiente, accessoire important des incantations et pratiques divinatoires du centre de l'Afrique.

Une particularité qui fut bientôt reconnue de la foule, c'est que ce manganng était muet ; mais cette infirmité ne pouvait qu'accroître la considération dont on se disposait à l'entourer. Il ne faisait entendre qu'un son guttural, bas et traînant, qui n'avait aucune signification. Raison de plus pour être bien compris en matière de sortilège.

LE MGANNGA FIT D'ABO D LE TOUR DE LA GRANDE PLACE, exécutant une sorte de pavaque qui mettait en branle tout son carillon de sonnettes. La foule le suivait en imitant ses mouvements. On eût dit une troupe de singes suivant un gigantesque quadrumane. Puis, soudain, le sorcier, enfilant la rue principale de Kazoundé, se dirigea vers la résidence royale.

Dès que la reine Moïna eut été prévenue de l'arrivée du nouveau devin, elle parut, suivie de ses courtisanes.

Le manganng s'inclina jusque dans la poussière et releva la tête en déployant sa taille superbe. Ses bras s'étendirent alors vers le ciel, que sillonnaient rapidement des lambeaux de nuages. Ces nuages, le sorcier les désigna de la main ; il imita leurs mouvements dans une pantomime animée ; il les montra fuyant dans l'ouest, mais revenant à l'est par un mouvement de rotation qu'aucune puissance ne pouvait enrayer.

Puis, soudain, à la grande surprise de la ville et de la cour ; ce sorcier prit la main de la redoutable souveraine de Kazoundé. Quelques courtisanes voulurent s'opposer à cet acte contraire à toute étiquette ; mais le vigoureux sorcier, saisissant le plus rapproché par la peau du cou, l'envoya rouler à quinze pas.

La reine ne parut point désapprouver cette fière façon d'agir. Une sorte de grimace, qui devait être un sourire, fut adressée au devin, lequel entraîna la reine d'un pas rapide, pendant que la foule se précipitait sur ses traces.

Cette fois, ce fut vers l'établissement d'Alvez que se dirigea le manganng. Il en atteignit bientôt la porte, qui était fermée. Un simple coup de son épau le jeta par terre, et il fit entrer la reine subjuguée dans l'intérieur de la factorerie.

Le traitant, ses soldats, ses esclaves étaient accourus pour châtier l'impudent qui se permettait de jeter bas les portes sans attendre qu'on lui en eût ouvert. Toutefois, à la vue de la souve-

raine, qui ne protestait pas, ils s'arrêtèrent dans une attitude respectueuse.

Alvez, sans doute, allait demander à la reine ce qui lui procurait l'honneur de sa visite ; mais le magicien ne lui en donna pas le temps, et, faisant reculer la foule de manière à laisser un large espace libre autour de lui, il recommença sa pantomime avec une animation plus grande encore. Il montra les nuages de la main, il les menaça, il les exorcisa, il fit le geste de les arrêter d'abord, de les écarter ensuite. Ses énormes joues se gonflèrent, et il souffla sur cet amas de lourdes vapeurs, comme s'il eût la force de les dissiper. Puis, se redressant, il sembla vouloir les arrêter dans leur course, et on eût dit que sa gigantesque taille allait lui permettre de les saisir.

La superstitieuse Moïna, "empoignée," c'est le mot, par le jeu de ce grand comédien, ne se possédait plus. Elle délaissait à son tour et répétait instinctivement les gestes du manganng. Les courtisanes, la foule faisaient comme elle, et les sons gutturaux du muet se perdaient alors au milieu de ces chants, cris et hurlements, qui fournirent avec tant de prodigalité le langage indigène.

Les nuages cessèrent-ils de se lever sur l'horizon oriental et de voiler ce soleil des tropiques ? S'évanouirent-ils devant les exorcismes du nouveau devin ? Non. Et précisément, lorsque la reine et son peuple s'imaginaient réduire les esprits malfaisants qui les abreuvaient de tant d'averses, voilà que le ciel, un peu dégagé depuis l'aube, s'obscurecit plus profondément. De larges gouttes d'une pluie d'orage tombèrent en crépitant sur le sol.

Alors, un revirement se fit dans la foule. On s'en prit à ce manganng qui ne valait pas mieux que les autres, et, à certain frocment de sourcils de la reine, on comprit qu'il risquait au moins ses oreilles. Les indigènes avaient réservé le cercle autour de lui ; les poings le menaçaient, et on allait lui faire un mauvais parti, quand un incident imprévu changea le cours de ces dispositions hostiles.

Le manganng, qui dominait de la tête cette foule hurlante, venaît d'étendre le bras vers un point de l'enceinte. Ce geste fut si impérieux que tous se retournèrent.

Mrs. Weldon, le petit Jack, attirés par ce tumulte et ces clameurs, venaient de quitter leur hutte. C'était eux que le magicien, dans un mouvement de colère, désignait de la main gauche, tandis que sa droite se levait vers le ciel.

Eux, c'était eux ! C'était cette blanche, c'était son enfant, qui causaient tout le mal ! De là venait la source des maléfices ! Ces nuages, ils les avaient amenés de leurs contrées pluvieuses pour inonder les territoires de Kazoundé.

On le comprit. La reine Moïna, montrant Mrs. Weldon, fit un geste de menace. Les indigènes, profitant des cris plus terribles, se précipitèrent vers elle.

Mrs. Weldon se crut perdue, et, saisissant son fils entre ses bras, elle demeura immobile comme une statue devant cette foule surexcitée.

Le manganng alla vers elle. On s'écarta devant ce devin, qui, avec la cause du mal, semblait en avoir trouvé le remède.

Le traitant Alvez, pour qui la vie de la prisonnière était précieuse, s'approcha aussi, ne sachant trop que faire.

Le manganng avait saisi le petit Jack, et, l'arrachant des bras de sa mère, il le tendit vers le ciel. On put croire qu'il allait lui briser la tête contre le sol pour apaiser les dieux !

Mrs. Weldon poussa un cri terrible et tomba à terre, évanouie.

Mais le manganng, après avoir adressé à la reine un signe, qui sans doute la rassura sur ses intentions, avait relevé la malheureuse mère, et il l'emportait avec son enfant, tandis que la foule, absolument dominée, s'écartait pour lui faire place.

Alvez, furieux, ne l'entendait pas ainsi. Après avoir perdu un prisonnier sur trois, puis voir s'échapper le dépôt confié à sa garde, et, avec le dépôt, la grosse prime que lui réservait Negro, jamais, dût le territoire de Kazoundé s'abîmer sous un nouveau déluge ! Il voulut s'opposer à cet enlèvement.

Ce fut contre lui alors que s'ameutèrent les indigènes. La reine le fit saisir par ses gardes, et, sachant ce qu'il pourrait lui en coûter, le traitant dut se tenir coi, tout en maudissant la stupide crédulité des sujets de l'auguste Moïna.

Ces sauvages, en effet, s'attendaient à voir les nuages disparaître avec ceux qui les avaient attirés, et ils ne doutaient pas que le magicien ne voulût éteindre dans le sang des étrangers les pluies dont ils avaient tant souffert.

Cependant, le manganng emportait ses victimes, comme un lion eût fait d'un couple de chevreux qui ne pèse pas à sa gueule puissante, le petit Jack épouvanté, Mrs. Weldon sans connaissance, tandis que la foule, au dernier degré de la fureur, le suivait de ses hurlements ; mais il sortit de l'enceinte, traversa Kazoundé, rentra sous la forêt, marcha près de trois milles, sans que son pied faiblît un instant, et seul enfin, les indigènes ayant compris qu'il ne voulait pas être suivi davantage, il arriva près d'une rivière, dont le rapide courant fuyait vers le nord.

Là, au fond d'une large cavité, derrière les longues herbes pendantes d'un buisson qui cachait la berge, était amarrée une pirogue, recouverte d'une sorte de chaume.

Le manganng y descendit son double fardeau, repoussa du pied l'embarcation que le courant entraîna rapidement, et alors, d'une voix bien nette :

— Mon capitaine, dit-il, MISTRESS WELDON ET LE PETIT JACK QUE VOUS PRÉSENTE ! EU

route, et que tous les nuages du ciel crèvent maintenant sur ces idiots de Kazoundé !

CHAPITRE XVII

À LA DÉRIVE

C'était Hercule, méconnaissable sous son attirail de magicien, qui parlait ainsi, et c'était à Dick Sand qu'il s'adressait, — à Dick Sand, assez faible encore pour avoir besoin de s'appuyer sur le cousin Bénédicte, près duquel était couché Dingo.

Mrs. Weldon, qui avait repris sa connaissance, ne put que prononcer ces mots :

— Toi ! Dick ! toi !
Le jeune novice se releva, mais déjà Mrs. Weldon le pressait dans ses bras, et Jack lui prodiguait ses caresses.

— Mon ami Dick ! mon ami Dick ! répétait le petit garçon.

Puis, se retournant vers Hercule :

— Et moi, ajouta-t-il, qui ne t'ai pas reconnu !
— Hein ! quel déguisement ! répondit Hercule, en se frottant la poitrine pour effacer les bigarrures qui la zébraient.

— Tu étais trop vilain ! dit le petit Jack.

— Dame ! j'étais le diable, et le diable n'est pas beau !

— Hercule ! dit Mrs. Weldon, en tendant sa main au brave noir.

— Il vous a délivrée, ajouta Dick Sand, comme il m'a sauvé, bien qu'il ne veuille pas en convenir.

— Sauvés ! sauvés ! Nous ne le sommes pas encore ! répondit Hercule ! Et, d'ailleurs, sans M. Bénédicte qui est venu nous apprendre où vous étiez, mistress Weldon, nous n'aurions rien pu faire !

C'était Hercule, en effet, qui, cinq jours avant, avait boudé sur le savant, au moment où, après avoir été entraîné à deux milles de la factorerie, celui-ci courait à la poursuite de sa précieuse manœuvre. Sans cet incident, ni Dick Sand ni le noir n'auraient connu la retraite de Mrs. Weldon, et Hercule n'eût pu s'aventurer à Kazoundé sous la défroque d'un magicien.

Pendant que la barque dérivait avec rapidité dans cette partie resserrée de la rivière, Hercule raconta ce qui s'était passé depuis sa fuite au campement de la Coanza ; comment il avait suivi, sans se laisser voir, la kitannda où se trouvait Mrs. Weldon et son fils ; comment il avait retrouvé Dingo blessé ; comment tous deux étaient arrivés aux environs de Kazoundé ; comment un billet d'Hercule, porté par le chien, avait appris à Dick Sand ce qu'était devenue Mrs. Weldon ; comment, après l'arrivée inattendue du cousin Bénédicte, il avait essayé vainement de pénétrer dans la factorerie, plus sévèrement gardée que jamais ; comment, enfin, il avait trouvé cette occasion d'arracher sa prisonnière à cet horrible José-Antonio Alvez. Or, cette occasion s'était offerte ce jour même. Un manganng, en tournée de sorcellerie, — ce célèbre magicien si impatientement attendu, — vint à passer à travers cette forêt dans laquelle Hercule rôdait chaque nuit, épiant, guettant, prêt à tout. Sauter sur le manganng, le dépouiller de son attirail et de son vêtement de magicien, l'attacher au pied d'un arbre avec des nœuds de liane que les Davenport eux-mêmes n'auraient pu défaire, se peindre le corps en prenant le sorcier pour modèle, et jouer son rôle afin de conjurer les pluies, tout cela avait été l'affaire de quelques heures, mais il avait fallu l'incroyable crédulité des indigènes pour s'y laisser prendre.

Dans ce récit, rapidement fait par Hercule, il n'avait point été question de Dick Sand.
— Et toi, Dick ? demanda Mrs. Weldon.
— Moi, mistress Weldon ! répondit le jeune novice, je ne puis rien vous dire. Ma dernière pensée avait été pour vous, pour Jack !... J'ai vainement voulu rompre les liens qui m'attachaient au poteau... L'eau a dépassé ma tête... J'ai perdu connaissance... Lorsque je suis revenu à moi, un trou perdu dans les papyrus de cette berge me servait d'abri, et Hercule, à genoux, me prodiguait ses soins !

— Dame ! puisque je suis médecin, répondit Hercule, devin, sorcier, magicien, diseur de bonne aventure !...

Hercule, demanda Mrs. Weldon, dites-moi comment avez-vous pu sauver Dick Sand ?

— Est-ce bien moi, mistress Weldon ? répondit Hercule. Le courant n'a-t-il pu briser le poteau auquel était lié notre capitaine, et, au milieu de la nuit, l'entraîner sur cette poutre où je l'ai recueilli à demi mort ? D'ailleurs, était-il donc si difficile, dans ces ténèbres, de se glisser parmi les victimes qui tapissaient la fosse, d'attendre la rupture du barrage, de filer entre deux eaux, et, avec un peu de vigueur, d'arracher en un tour de main et notre capitaine et le poteau auquel ces coquins l'avaient lié ! Il n'y avait là rien de bien extraordinaire ! Le premier venu en eût fait tout autant. Tenez, monsieur Bénédicte lui-même, ou Dingo ! Au fait, pourquoi n'aurait-ce pas Dingo ?...

Un jappement se fit entendre, et Jack, portant la grosse tête du chien, lui donna de bonnes petites tapes d'amitié. Puis :

— Dingo, demanda-t-il, est-ce toi qui as sauvé notre ami Dick ?...

Et, en même temps, il fit aller la tête du chien de gauche à droite.

— Il dit non, Hercule ! reprit Jack. Tu vois bien que ce n'est pas lui. — Dingo, est-ce Hercule qui a sauvé notre capitaine ?

Et le petit garçon força la bonne tête de Dingo à se mouvoir cinq ou six fois de bas en haut.

— Il dit oui, Hercule ! dit oui ! s'écria le petit Jack. Tu vois donc bien que c'est toi !

— Ami Dingo, répondit Hercule en croisant

le chien, c'est mal ! Tu m'avais promis, pourtant, de ne pas me trahir !

Où ! c'était bien Hercule qui avait joué sa vie pour sauver celle de Dick Sand. Mais, il était ainsi fait, et sa modestie ne lui permettait pas d'en convenir. D'ailleurs, il trouvait la chose toute simple, et il répéta que pas un de ses compagnons n'eût hésité à agir comme il avait agi en cette circonstance.

Cela amena Mrs. Weldon à parler du vieux Tom, de son fils, d'Actéon, de Bat, ses infortunés compagnons !

Ils étaient partis pour la région des lacs. Hercule les avait vus passer avec la caravane d'esclaves. Il les avait suivis, mais aucune occasion ne s'était offerte de pouvoir communiquer avec eux. Ils étaient partis ! Ils étaient perdus !

Et au bon rire d'Hercule avaient succédé de grosses larmes qu'il ne cherchait point à retenir.

— Ne pleurez pas, mon ami, lui dit Mrs. Weldon. Qui sait si Dieu ne nous fera pas la grâce de les revoir un jour !

Quelques mots instruisirent alors Dick Sand de tout ce qui s'était passé pendant le séjour de Mrs. Weldon à la factorerie d'Alvez.

— Peut-être, ajouta-t-elle, eût-il mieux valu demeurer à Kazondé....

— Maladroite que je suis ! s'écria Hercule.

— Non, Hercule, non ! répondit Dick Sand. Ces misérables auraient trouvé moyen d'attirer monsieur Weldon dans quelque piège ! Fuyons tous ensemble et sans retard ! Nous serons arrivés à la côte avant que Negro soit de retour à Mossamédès ! Là, les autorités portugaises nous donneront aide et protection, et quand Alvez se présentera pour toucher les cent mille dollars....

— Cent mille coups de bâton sur le crâne de ce vieux coquin ! s'écria Hercule, et je me charge de lui régler son compte !

Cependant, c'était là une complication, bien que Mrs. Weldon, évidemment, ne pût songer à retourner à Kazondé. Il s'agissait donc de devancer Negro. Tous les projets ultérieurs de Dick Sand devaient tendre à ce but.

Dick Sand avait enfin mis à exécution ce plan qu'il avait depuis longtemps imaginé, de gagner le littoral en utilisant le courant d'une rivière ou d'un fleuve. Or, le cours d'eau était là, sa direction le portait au nord, et il était possible qu'il se jetât dans le Zaire. En ce cas, au lieu d'atteindre Saint-Paul de Loanda, ce serait aux bouches de ce grand fleuve qu'arriveraient Mrs. Weldon et les siens. Peu importait, d'ailleurs, puisque les secours ne leur manqueraient pas dans ces colonies de la Guinée inférieure.

La première pensée de Dick Sand, décidé à descendre le courant de cette rivière, avait été de s'embarquer sur l'un de ces radeaux herbux, sortes d'îlots flottants qui dérivent en grand nombre à la surface des fleuves africains.

Mais Hercule, en rôlant pendant la nuit sur la berge, avait eu la chance de trouver une embarcation qui s'en allait en dérive. Dick Sand n'aurait pu en souhaiter une meilleure, et le hasard l'avait bien servi. En effet, ce n'était point une de ces étroites barques dont les indigènes font le plus ordinairement usage. La pirogue, trouvée par Hercule, était de celles dont la longueur dépasse trente pieds, la largeur quatre, et que de nombreux pagayeurs enlèvent rapidement sur les eaux des grands lacs. Mrs. Weldon et ses compagnons pourraient donc s'y installer à l'aise, et il suffirait de la maintenir dans le fil de l'eau au moyen d'une godille pour descendre le courant du fleuve.

Tout d'abord, Dick Sand, voulant passer sans être vu, avait formé le projet de ne voyager que la nuit. Mais, à ne dériver que douze heures sur vingt-quatre, c'était doubler la durée d'un trajet qui pouvait être long. Très-heureusement, Dick Sand eut l'idée de faire recouvrir la pirogue d'un dôme de longues herbes que soutenait une perche, élongée de l'avant à l'arrière, et qui, pendant sur les eaux, cachait même la longue godille. On eût dit un amas herbux qui dérivait au fil de l'eau, au milieu des flots mouvants. Telle était même l'ingénieuse disposition de ce chaume que des oiseaux s'y méprenaient, et, voyant là des graines à picorer, mouettes à becs rouges, "arrhinngas" noirs de plumage, alcyons gris et blancs, venaient s'y poser fréquemment.

En outre, ce toit verdoyant formait un abri contre les ardeurs du soleil. Un voyage exécuté dans ces conditions pouvait donc s'accomplir à peu près sans fatigue, mais non sans danger.

En effet, le trajet devait être long, et il serait nécessaire de se procurer la nourriture de chaque jour. De là, nécessité de chasser sur les rives, si la pêche ne suffisait pas, et Dick Sand n'avait pour toute arme à feu que le fusil emporté par Hercule, après l'attaque de la fourmière. Mais il comptait bien de ne pas perdre un seul de ses coups. Peut-être même, en passant son fusil à travers le chaume de l'embarcation, pourrait-il tirer plus sûrement, comme un huttier à travers les trous de sa hutte.

Cependant la pirogue dérivait sous l'action d'un courant que Dick Sand n'estimait pas à moins de deux milles à l'heure. Il espérait donc faire une cinquantaine de milles entre deux levers du soleil. Mais, en raison même de la rapidité de ce courant, il fallait une surveillance continuelle pour éviter les obstacles, rochers, troncs d'arbres, hauts-fonds du fleuve. De plus, il y avait à craindre que ce courant, ne se changeât en rapides, en cataractes, ce qui est fréquent sur les rivières africaines.

Dick Sand, auquel la joie d'avoir revu Mrs. Weldon et son enfant avait rendu ses forces, s'était posté à l'avant de la pirogue. A travers les longues herbes, son regard observait le cours en aval, et, soit de la voix, soit du geste, il in-

diquait à Hercule, dont la vigoureuse main tenait la godille, ce qu'il fallait faire pour se maintenir en bonne direction.

Mrs. Weldon, étendue au centre, sur une lièvre de feuilles sèches, s'absorbait dans ses pensées. Cousin Bénédicte, taciturne, fronçant le sourcil à la vue d'Hercule, auquel il ne pardonnait pas son intervention dans l'affaire de la manicomie, songeant à sa collection perdue, à ses notes d'entomologiste dont les indigènes de Kazondé n'apprécieraient pas la valeur, était là, les jambes allongées, les bras croisés sur la poitrine, et, parfois, il faisait le geste instinctif de relever sur son front les lunettes que son nez ne supportait plus. Quant au petit Jack, il avait compris qu'il ne fallait pas faire de bruit ; mais, comme remuer n'était pas défendu, il imitait son ami Dingo et courait à quatre pattes d'un bout de l'embarcation à l'autre.

Pendant les deux premiers jours, la nourriture de Mrs. Weldon et de ses compagnons se prit sur les réserves qu'Hercule avait pu se procurer avant le départ. Dick Sand ne s'arrêta donc que pendant quelques heures de nuit, afin de se donner un peu de repos. Mais il ne débarqua pas, ne voulant le faire que lorsque la nécessité de renouveler les provisions l'y obligerait.

Nul incident ne marqua ce début du voyage sur cette rivière inconnue, qui ne mesurait pas, en moyenne, plus de cent cinquante pieds de large. Quelques îlots dérivant à sa surface et marchant avec la même vitesse que l'embarcation. Donc, nulle crainte de les aborder, si quelque obstacle ne les arrêtait pas.

Les rives, d'ailleurs, semblaient êtres désertes. Evidemment, ces portions du territoire de Kazondé étaient peu fréquentées par les indigènes.

Sur les berges, nombre de plantes sauvages se reproduisaient à profusion et les relevaient de plus vives couleurs. Asclépias, glaiueux, lis, clemetites, balsamines, ombellifères, aloès, fougères arborescentes, arbustes odoriférants, formaient une bordure d'un incomparable éclat. Quelques forêts venaient aussi tremper leur lièvre dans ces eaux rapides. Des arbres à copal, des acacias à feuilles raides, des "bauhinias" à bois le fer, dont le tronc avait revêtu une fourrure de lichens du côté exposé aux vents les plus froids, des figuiers qui s'élevaient sur des racines disposées en forme de pilotis comme des mangliers, et autres arbres de magnifique venue, se penchaient sur la rivière. Leurs hautes cimes, se rejoignant à cent pieds au-dessus, formaient alors un berceau que les rayons solaires ne pouvaient percer. Souvent, aussi, ils jetaient un pont de lianes d'une rive à l'autre, et, dans la journée du 27, le petit Jack, non sans grande admiration, vit une bande de singes traverser une de ces passerelles végétales, en se tenant par la queue pour le cas où elle se fût rompue sous leur poids.

Ces singes, de cette espèce de petits chimpanzés qui a reçu le nom de "sokos," dans l'Afrique centrale, sont d'assez vilains échantillons de la gent simiesque, front bas, face d'un jaune clair, oreilles haut placées. Ils vivent par bandes d'une dizaine, aboient comme font les chiens courants, et sont redoutés des indigènes, dont ils enlèvent quelquefois les enfants pour les égratigner ou les mordre. En passant le pont de lianes, ils ne se doutaient guère que sous cet amas d'herbes que le courant entraînait, il y avait précisément un petit garçon dont ils eussent fait leur amusement. L'appareil, imaginé par Dick Sand, était donc bien disposé, puisque ces bêtes perspicaces s'y trompaient.

Vingt milles plus loin, dans cette même journée, l'embarcation fut soudain arrêtée dans sa marche.

— Qu'y a-t-il ? demanda Hercule, toujours posté à sa godille.

— Un barrage, répondit Dick Sand, mais un barrage naturel.

— Il faut le briser, monsieur Dick !

— Oui, Hercule, et à coups de hache. Quelques flots ont dérivé sur lui, et il a résisté !

— A l'ouvrage, mon capitaine ! A l'ouvrage ! répondit Hercule, qui vint se placer sur le devant de la pirogue.

Ce barrage était formé par l'entrelacement de cette herbe tenace à feuilles lustrées, qui se feutre d'elle-même en se pressant et devient très résistante. On l'appelle "tikatik," et elle permet de traverser des cours d'eau à pied sec, si l'on ne craint pas d'enfoncer d'une douzaine de pouces dans son tablier herbux. De magnifiques ramifications de lotus recouvraient la surface de ce barrage.

Il faisait déjà sombre. Hercule put, sans trop d'imprudence, quitter l'embarcation, et il mania si adroitement sa hache, que, DEUX HEURES APRÈS, LE BARRAGE AVAIT CÉDÉ, le courant repliait sur les rives ses deux moitiés rompues, et la pirogue reprenait le fil de l'eau.

Faut-il l'avouer ! Ce grand enfant de cousin Bénédicte avait un instant espéré qu'on ne passerait pas. Un pareil voyage lui paraissait fastidieux. Il en était à regretter la factorerie de José-Antonio Alvez et la hutte où sa précieuse boîte d'entomologiste se trouvait encore. Son chagrin était très-réel, et, au fond, le pauvre homme faisait peine à voir. Pas un insecte, non ! pas un seul à recueillir !

Quelle fut donc sa joie, quand Hercule, — "son élève" après tout, — lui rapporta une horrible petite bête qu'il venait de recueillir sur un brin de cette tikatika. Chose singulière, le brave noir semblait même un peu confus en la lui remettant.

Mais, quelles exclamations cousin Bénédicte poussa, lorsque cet insecte, qu'il tenait entre l'index et le pouce, il l'eut approché le plus près possible de ses yeux de myope, auxquels il lu-

nette ni loupe ne pouvaient maintenant venir en aide.

"Hercule ! s'écria-t-il, Hercule ! Ah ! voilà qui te vaut ton pardon ! Cousine Weldon ! Dick ! Un hexapode unique en son genre et d'origine africaine ! Celui-là, du moins, on ne me le contestera pas, et il ne me quittera qu'avec la vie !

— C'est donc bien précieux ? demanda Mrs. Weldon.

— Si cela est précieux ! s'écria cousin Bénédicte. Un insecte qui n'est ni un coléoptère, ni un neuroptère, ni un hyménoptère, qui n'appartient à aucun des dix ordres reconnus par les savants, et qu'on serait tenté de ranger plutôt dans la seconde section des arachnides ! Une sorte d'araignée, qui serait araignée, si elle avait huit pattes, et qui est pourtant un hexapode, puisqu'elle n'en a que six ! Ah ! mes amis, le ciel me devait cette joie, et j'attacherai enfin mon nom à une découverte scientifique ! Cet insecte-là, ce sera "l'Hexapodes Benedictus !"

L'enthousiaste savant était si heureux, il oubliait tant de misères passées et à venir en chevauchant son dada favori, que ni Mrs. Weldon, ni Dick Sand ne lui épargnèrent les félicitations.

Pendant ce temps, la pirogue filait sur les eaux sombres de la rivière. Le silence de la nuit n'était troublé que par le cliquetis d'écaillés des crocodiles ou le ronflement des hippopotames qui s'ébattaient sur les berges.

Puis, à travers les brindilles du chaume, la lune, apparaissant derrière les cimes d'arbres, projeta ses douces lueurs jusqu'à l'intérieur de l'embarcation.

Soudain, sur la rive droite, il se fit un lointain brouhaha, puis un bruit sourd, comme si des pompes géantes eussent fonctionné dans l'ombre.

C'étaient plusieurs centaines d'éléphants, qui, rassisés des racines ligneuses qu'ils avaient devorées pendant le jour, venaient se désaltérer avant l'heure du repos. On eût vraiment pu croire que toutes ces troupes, s'abaissant et se relevant par un même mouvement automatique, allaient assécher la rivière !

(La suite au prochain numéro.)

Nous lisons dans la *Polubéblion*, revue bibliographique :

Voulez-vous connaître la Hollande ? Faites le voyage avec l'auteur des *Notes d'un touriste*. C'est un intelligent cicerone qui vous décrira très poétiquement les vastes horizons calmes des Pays-Bas, leurs ciels de velours, leurs harmonieux mélanges de lacs limpides et de prairies verdoyantes, leurs vieilles cités populeuses. Ici, Rotterdam, l'Athènes batave, patrie d'Erasmus ; là, Duff-la-Silencieuse, où Balthazar Gérard tua d'un coup de pistolet Guillaume le taciturne ; plus loin, La Haye où surabondent les chefs-d'œuvres de Rembrandt ; ailleurs, Leyde qui donna le jour au prophète anabaptiste chanté par Meyerbeer. On voit qu'il n'y a pas de quoi s'ennuyer en chemin. Aux *Notes d'un touriste* s'adjoignent les romanesques *Aventures d'un jeune enseigne de vaisseau* André Kéradel. Le roman débute ainsi : "Quand les conquérants triomphent, les mères pleurent. Vous le saviez avant nous, vieilles femmes aux cheveux blancs, qui, dans les premières années de ce siècle, étiez de fraîches et blondes jeunes filles, prêtant l'oreille au bruit lointain du canon, redoutant l'appel sinistre des tambours, répandant en silence vos larmes et vos prières pour le salut d'un frère, d'un ami, d'un fiancé !... A chaque bulletin de victoire, à chaque page glorieuse datée de Berlin, de Vienne ou de Moscou, vos cœurs palpaient d'un mouvement fébrile, non point d'enthousiasme, mais de terreur, hélas ! Qu'ils devaient être sombres les jours de la séparation et de l'absence !... Un matin, le signal était donné : le jeune homme allait partir. Il devait quitter le pays, s'arracher des bras d'une mère, dire adieu au doux ciel natal pour mourir, frappé d'une balle ennemie aux plaines de Wagram ou dans les ravins de la Sierra-Morena. Il allait disparaître sans souvenirs, sans traces, tout entier, pour toujours, atô ne invisible perdu dans ce tourbillon embrasé de ruines et de conquêtes. Et ce n'était pas lui qu'il fallait plaindre pourtant ! Il partait, l'œil étincelant, la joue empourprée, soutenu, dominé par l'ardent enthousiasme de cette époque étrange. Il allait triompher avec Murat ou mourir avec Desaix. La gloire lui faisait oublier son foyer, et dans les plis de son drapeau il retrouvait une famille. Mais que vous restait-il à vous, pauvres femmes, gardiennes du foyer désert et pleurant l'absent adoré ! On ne pouvait pas plus éloquentement paraphraser la *Bella, horrida bella, detesta matris*, du poète Horace.

LES ETAPES D'UNE CONVERSION

Brucker fut l'une des personnalités les plus puissantes et les plus originales de notre temps ; il fut surtout un caractère. Né en 1800, au bruit du canon qui annonçait à la France enthousiasmée la victoire de Marengo, c'est à Paris que Brucker a passé sa vie, exercé son apostolat, et qu'il est mort. Tour à tour ouvrier, journaliste, poète, romancier, tribun, il passa par toutes les phases de l'erreur, du fourrierisme au socialisme républicain, jusqu'au jour où, d'épreuve en épreuve, il arriva au christianisme intégral, c'est-à-dire au catholicisme. Ce jour-là, il brisa la plume qui avait écrit ses œuvres si vigoureuses, mais si dangereuses aussi, les *Intimes*, le *Bouquet de Mariage*, et consacra exclusivement sa vie à ses nouvelles croyances. Pendant trente-cinq ans, jusqu'à sa mort, Brucker a vécu pour Dieu, lutté pour Dieu, parlé pour Dieu, semant partout où il pouvait sa parole d'apôtre. C'est aux ouvriers qu'il s'adressait de préférence : il les haranguait chez eux, dans les rues, sur les places, jusque dans les églises, et le nombre de ceux qu'il a arrachés (de 1848 à 1852) aux griffes de la révolution est incalculable. Son éloquence, à la fois sublime et triviale, portait toujours ; son esprit pétillant, sa verve imprévue enlevaient les foules. On cite de lui des réparties sanglantes qui réduisaient au mutisme ses adversaires. En voici quelques-unes. Dans un club, un matérialiste essayait de démontrer à ses auditeurs qu'il n'y a pas de Dieu et que l'homme descend du singe. A la fin de la prétendue démonstration, impatient, crispé, hors de lui, Brucker, qui faisait partie de l'auditoire, demanda la parole. Elle lui est accordée. Il monte à la tribune et dit simplement ceci : "Messieurs, l'honorable citoyen que vous venez d'entendre s'est escrimé pendant une heure à nous prouver que sa grand'mère était une guenon. Je n'y fais pas opposition." On voit d'ici de quel côté furent les rieurs. Furieux, l'homme-singe voulait se défendre, et s'adressant à Brucker : "Citoyen, vous me rendez raison de cette insulte !"

— "Un duel ! riposte Brucker, soit ; mais à une condition, c'est que je me battrais avec une ustache de six sous ; il n'est pas besoin d'épée pour ouvrir les huitres." Nouveaux éclats de rire, plus bruyants encore. L'homme-singe avait déguerpi. — Une autre fois, dans une réunion populaire, un ouvrier se vantait d'être chrétien, mais sans pratique : "Pardieu, citoyen ! lui demande Brucker, quelle est votre profession, s'il vous plaît ?" — "Cordonnier" — "Sans pratiques !" dit Brucker, d'une voix de fausset. Et le cordonnier de quitter la tribune.

AVIS

Nous prions nos abonnés de nous payer leur abonnement afin de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent et de pouvoir en même temps obtenir la prime. On doit avoir remarqué que nous nous efforçons, depuis quelque temps, de publier des feuilletons et des gravures d'un grand intérêt. On devrait nous tenir compte de nos efforts. Nous commencerons bientôt la publication d'un autre feuilleton illustré plus intéressant encore peut-être que le *Captain de quinze ans*. Si on ajoute à cela l'avantage d'avoir la prime, il nous semble que c'est assez pour engager nos lecteurs à acquiescer à notre juste demande. Pourquoi nous obliger à envoyer des agents, à faire pour rien des dépenses si considérables ?

MM. Gravel et Thibault donnent avis au public, et en particulier à leur nombreux pratiques, qu'ils ont maintenant en mains le plus bel assortiment de Tweed Ecossais, Anglais et Canadien, Drap, Serge et Tricot qu'il soit possible de trouver. Leurs prix sont des plus modérés. Ainsi donc si vous voulez être bien servis et acheter à bon marché pour argent comptant, rendez-vous chez Gravel et Thibault, 587, rue Ste-Catherine.

N. B. Nous invitons aussi les Dames à venir examiner notre département de Mode, nous ne doutons pas qu'elles seront émerveillées de l'élégance de nos chapeaux. Venez donc immédiatement pour choisir.



Il fut emporté à travers la futaie



Le Mgannga fit d'abord le tour de la grande place



"Mrs. Weldon et son petit Jack que je vous présente"



Deux heures après le barrage avait cédé

GRAVURES DU FEUILLETON

L'ARMÉE DU BEY

Les voyageurs qui ont visité Tunis évaluent à 10,000 hommes le chiffre de l'armée régulière entretenue par le bey, et à 25,000 les nomades, etc., compris dans ce qu'on appelle l'armée irrégulière. Nous n'avons rien vu de pareil. L'armée régulière se compose, à mon sens, d'un régiment de garde de corps, de dix mille hommes, assez bien équipés et payés quasi-régulièrement, et de 2 ou 3,000 soldats, mal nourris, mal vêtus, qui, sous le nom de garde tunisienne ou marocaine, servent de garnison aux villes fortifiées. J'ai habité Tunis deux semaines, et j'ai constaté une ressemblance si frappante entre les physionomies des factionnaires que je suis porté à soupçonner, qu'ici comme en Perse, les soldats, une fois installés au corps-de-garde, en font leur domicile et ne le quittent qu'à l'heure de la mort.

En ajoutant à ces 2 ou 3,000 soldats 5 ou 600 zaptiés (gendarmes), troupe d'élite, chargée de la sécurité publique, on arrive à 5,000 hommes, chiffre le plus élevé auquel peut prétendre l'effectif de l'armée tunisienne. Il est vrai que ces 5,000 hommes sont commandés par plus de 1,000 officiers et de 100 généraux, sans compter les animaux. Ce sont des serviteurs du bey et des ministres, qui après avoir obtenu le grade honorifique de lieutenant, capitaine ou colonel, se prennent au sérieux et se croient aptes à commander les masses. Si l'on prend en considération que soldats et officiers cherchent leur pain quotidien là où ils peuvent le trouver, qu'ils ne sont ni nourris, ni logés, ni payés, on comprendra que la Tunisie n'est pas une puissance militaire—ce à quoi, d'ailleurs elle n'a aucune prétention. En revanche, les Arabes nomades son tous, sinon des guerriers, du moins des bandits. Dédaigneux de la mort, braves et entreprenants, ils méprisent l'autorité du bey et servent à rendre les communications à peu près impraticables dans l'intérieur de la régence. Incapables de se plier aux exigences de la discipline, et par conséquent de se mesurer avec une armée régulière, ils sont pour le gouvernement un embarras plutôt qu'un appui. L'artillerie de campagne est plus qu'insignifiante; les canons garnissent les embrasures des Murailles de Tunis et des forteresses maritimes, afin, sans doute, d'épouvanter les vagues, les goélands et les mouettes. La marine Barbaresque, si formidable jadis, existe à peine de nom, c'est-à-dire qu'il y a des amiraux et un ministre de la marine, mais pas le moindre vaisseau.

Prince LUBOMIRSKI.

—L'annonce dans notre journal d'une nouvelle machine pour semer toutes sortes de grains est un sujet qui intéresse tous les cultivateurs. Le prix courant jusqu'ici a été de \$70 à \$100 chaque machine. Le bas prix et la garantie qu'il est égal à toute autre machine est une suffisante recommandation.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

PROVERBES TUNISIENS

Nous trouvons dans un ouvrage inédit d'un jeune voyageur qui a longtemps séjourné à Tunis, M. Duant, un certain nombre de proverbes particuliers à Tunis. Il nous permettra d'en citer quelques-uns, d'après lui.

“Un seul cavalier ne fait pas de poussière, signifie que le travail d'un seul homme ne peut pas être bien considérable.

“Une savate raccommodée vaut mieux qu'une barbe abandonnée,” signifie qu'une femme a parfois plus de valeur qu'un homme.

“Que te manque-t-il, ô homme nul? une bague en diamants!” signifie! Si vous êtes riche, les sots vous accorderont une grande considération.

“Il ne peut payer son barbier pour une simple barbe, et il cherche des témoins pour la cérémonie de ses fiançailles,” s'applique à un homme ruiné qui cherche à faire de grandes affaires.

“Il cherche son fil qu'il porte sur ses épaules,” se dit d'un distrait.

“Il est venu pour embrasser sa femme, et il lui a crevé les yeux,” signifie: On fait souvent plus de mal que de bien avec de bonnes intentions.

“Il a ôté sa barbe pour ajouter à sa chambre,” se dit de quelqu'un qui ne tient pas sa parole, ou qui sacrifie l'honneur à l'apparence.

“La forêt n'est brûlée que par ses propres arbres.”

“S'il tient sa bouche fermée, les mouches n'y entreront pas.” Ce proverbe recommande la discrétion.

“Il est venu t'aider pour creuser la tombe de ton père, et il s'est enfui avec ta pioche,” signifie: Défiiez-vous de ceux dont les offres de service sont intéressées.

“J'embrasserais plutôt les boutons de son habit que ses voisins,” signifie: Allez droit au but.

“Le pied va où le cœur le mène.”

“Soyez lion, et mangez-moi, mais ne soyez pas loup pour me salir.”

“Si l'on appelle l'âne à la noce, c'est pour porter du bois.”

“Travaille pour ta réputation jusqu'à ce qu'elle ait un nom, puis elle travaillera pour toi.”

“Chaque espèce est bonne pour son espèce.”

“La parole en son temps est permise.”

“Sa fortune a passé en paille et en clous,” désigne un prodigue.

“Il est allé à la mer et l'a trouvée sèche,” signifie que celui qui marche sans courage ferait bien de retourner en arrière, car il échouera dans ses entreprises.

“Il mange les fruits du jardin paternel et il insulte ses ancêtres,” signifie: ne soyez pas ingrat.

“Celle à qui la fortune manque dit que son mari est ensorcelé.”

“Ce que les sauterelles avaient laissé, les petits oiseaux l'ont mangé,” signifie: un malheur n'arrive jamais seul.

“C'est le crieur même qui a perdu son âne,” signifie que souvent on ne sait pas faire pour soi-même ce qu'on a fait pour les autres.

“Il n'y a pas de pain à manger et il cherche une épouse,” signifie: ne soyez pas trop ambitieux, lorsque vous n'avez que de petits moyens. DUANT.

AUX MARCHANDS DE LA CAMPAGNE.—Nous invitons messieurs les marchands de la campagne à ne pas perdre de vue les avantages qui doivent les engager à venir s'approvisionner chez nous.

1o. Nous sommes maintenant agents pour plusieurs manufactures européennes, et nous importons directement d'Europe et des Etats-Unis.

2o. Nous transigeons aussi directement avec nos manufactures de cotons et tweeds canadiens.

3o. Si à ces avantages on ajoute que nos dépenses sont de moitié moins fortes que celles des marchands de la rue St-Paul, il est facile de comprendre que nous pouvons vendre à bien meilleur marché qu'eux.

4o. Etant à la fois marchands en gros et en détail, messieurs les marchands de la campagne trouveront mieux chez nous tout ce qui leur conviendra, car il faut que notre stock soit tenu constamment au plus grand complet et parfaitement assorti.

5o. Enfin, nous séparons les pièces et les douzaines, et nous envoyons porter les marchandises aux dépôts de chemins de fer ou aux vapeurs, sans charges extra. Dupuis Frères, 605, rue Sainte-Catherine, coin de la rue Amherst, Montréal.

MARIAGE ROYAL

Le mariage du prince Rudolf et de la princesse Stéphanie a eu lieu le 10 courant, à Vienne (Autriche). La foule était énorme dans les rues. L'arrivée des deux futurs à l'église a été annoncée au son du cor. Le cardinal Von Schwarzenberg, accompagné de son clergé, est allé au devant du cortège royal.

Leurs Majestés ont pris place sur un trône préparé pour la circonstance, et le jeune couple s'est agenouillé au balustrade. La cérémonie a alors commencé.

Au moment de l'échange des anneaux, les cloches ont sonné à toute volée et on a tiré une salve d'artillerie.

Après la cérémonie, les nouveaux époux sont retournés au palais de Hofburg, accompagnés d'un certain nombre de personnages royaux.

En commémoration de la fête, l'empereur François-Joseph a fondé vingt-deux prix dans diverses écoles, et a donné 100,000 florins pour l'admission gratuite de dix enfants à la maison d'éducation des filles d'officiers. Il a de plus accordé une amnistie complète ou partielle à 331 prisonniers.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Adressez les communications concernant ce département aux “Jeux d'esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.”

No. 222.—LOGOGRIFFE

Au Canada je fus un homme
Qui vit dans l'université;
Retournez tous mes pieds, en somme
Je conserve ma liberté:
Car changé des pieds à la tête
A rester même, je m'entête.

B. E. P., Berthier.

No. 223.—HOMONYMES—HOMOPHONES

Cinq mots à trouver ayant même consonne, mais sens différent.—Une lettre seule compte pour un mot.

X, lettre; XXXX, partie du corps; XXXXX, aversion; XXXXX, publiciste; et XXXXX, département.

No. 224.—CHARADES

Mon premier est monnaie;
Mon dernier souvent muet.

S. MARTEL, Trois-Rivieres.

No. 225

Mon premier se construit,
Mon second est un fruit
Et mon tout est un bruit.

Mlle E. DOMINIQUE, Arthabaska.

QUESTION HISTORIQUE

No. 226.—Quel âge avaient Adam et Eve lorsqu'ils ont été placés sur la terre?—Mlle E. CINQ-MARS, Montréal.

No. 227.—MOTS EN LOSANGE

Je suis toujours dans un beau carrosse;
Action de lancer un corps avec force;
Bâton servant à prendre des alignements;
Ce qui nous reste des saints après leur mort;
Une sorte de chapeau à petits rebords;
Ce qu'il y a dans l'air et au firmament;
Pour me trouver, cherchez-moi dans l'aliment.

L. A. LÉTOURNEAU, St-Joseph (Beauce).

SOLUTIONS

No. 211. Jong-as—212. Va-carne—213. Noir. Feuille. La porte d'une prison. Un chien de plomb. Se démener—214. Plume—215. Rile. Rive. Rime. Rire—216. A N G E N O E L G E T A E L A N

ONT DEVINE:

Madame E. B., Deschambault, 4; Mlle Alice-Amanda Fortier, Sainte-Scholastique, 7; Mlle Emma Cinq-Mars, Montréal, 1; Mlle Eva Ranger, St-Polycarpe, 7.

V. P., Isle Dupas, 6; Is. E. Lepage, Québec, 4.

DÉMÉNAGEMENT.—L. J. A. Surveyer a transporté son stock de FERRONNERIE, POELE, etc., de la rue Craig au No. 188, rue Notre-Dame, (vis-à-vis la partie ouest du palais de justice.)

Regus et a recevoir un grand nombre d'articles nouveaux et utiles; on trouvera aussi les fameux SÉCHOIRS A RIDEAUX, patente de Gilray, et aussi ESCABEAUX patentés, etc. L. J. A. Surveyer, 188, rue Notre-Dame (Enseigne du Caducée d'or).

QUESTION MONDAINE

Quand une femme reçoit la visite d'un homme, doit-elle se lever ou rester assise au moment où le visiteur entre et lorsqu'il prend congé?

Une forte majorité se prononce catégoriquement pour que la maîtresse de maison reste assise.

“Mais, dit une dame, les façons mondaines ne devraient être que l'écho des sentiments. Il faut un point de départ aux usages, pourquoi ne pas le prendre dans quelque chose de ressenti?”

“Le premier sentiment de la maîtresse de maison est de faire accueil à l'homme ou à la femme qui vient lui faire visite; quant à moi, j'éprouve spontanément le désir de me lever, et je fais un pas au-devant de l'ami pour me rapprocher de lui, de mon supérieur pour l'honorer, de mon inférieur pour me faire pardonner ma qualité et mon rang.

“Pour celui qui dans mon cœur, serait chez lui, je ne me lèverais pas, j'aurais peur de l'offenser.

“Enfin, au point de vue pratique, je me lève pour éviter au visiteur timide ou peu familier, l'embarras d'une hésitation avant de découvrir la maîtresse de la maison; je lui épargne ainsi une erreur et je m'assure de sa reconnaissance.”

En somme, si l'usage rigoureusement pratiqué veut que la maîtresse de la maison reste assise, nous pensons que l'infraction à la tradition n'a rien de choquant, et le mieux est, en ce cas, de se laisser aller à sa propre inspiration.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

Solutions justes du problème 265

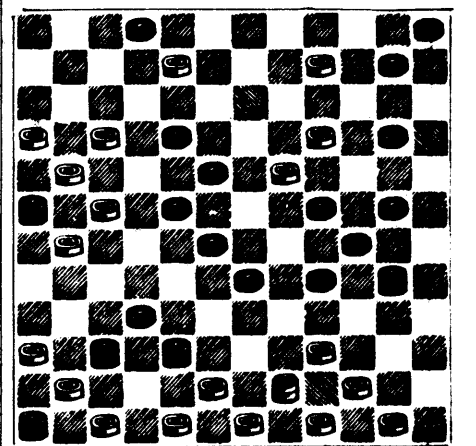
Montréal: MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J.-O. Pément, H.-R. Denis A. Rochon. Québec: MM. N. Langlois J. Lemieux.

Nous avons reçu une note de M. Black, le barbier populaire de la rue St-Joseph, nous priant de présenter à nos amateurs ses excuses s'il ne leur a pas encore fait paraître, comme il l'avait proposé, un de ses nouveaux problèmes, mais comme il a beaucoup d'ouvrage depuis qu'il a ouvert son nouvel atelier, il n'a pu s'occuper de problèmes, mais il en a un beau pour la semaine prochaine.

Il profite de cette occasion pour remercier les Canadiens de l'encouragement qu'il a reçu depuis le 7 de mai, et il espère que ceux qui verront la coupe du cheveu qu'il fait avec sa nouvelle machine brevetée, la seule de ce genre au Canada, iront en foule se faire couper les cheveux, au No. 362, rue St-Joseph, pres-qu'au coin de la rue Lamontagne.

PROBLÈME No. 266

Composé par M. P. D. LÉTOURNEAU, North Brookfield, Mass.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent!

Solutions justes du problème 265

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
10	4
12	13
4	21
17	11
30	24
42	36
41	35
51	46
58	50
68	17 et gagnent.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 19 mai 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. FREMPK, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 270. MM. N. Legault, Ottawa; J. Beland, F.Côté, Z. Delannais, V. Gagnon, Québec; L. O. P. Sherbrooke; T. Lacasse, Lowell, Mass; Un amateur, Ottawa; N. P. Sorel; H. Lafrenière, M. Toupin, A. Buisson, T. Gagnier, Montréal; M. Lalandry, New-York; A. C. St-Jean; Un Trifluvien, Trois-Rivières; "Mat," Berthier.

NOUVELLES

—Les personnes qui ont souscrit au livre du cinquième Congrès d'Échecs de New-York, et qui ont obtenu de résidence, sont priées de donner leur nouvelle adresse à M. Charles A. Gilberg, boîte 2,395, New-York.

—A Vienne (Autriche), on fait de grandes préparations pour célébrer le 25e anniversaire de la fondation du "Cercle des Échecs de Vienne." Il y aura à cette occasion un grand tournoi international, et l'on dit que le premier prix sera de 5,000 marks.

"BRENTANO'S CHECKS MONTHLY."—Tel est le titre d'une nouvelle revue échiquéenne qui vient de paraître à New-York, sous l'habile direction de MM. H. C. Allen, G. E. Carpenter et A. P. Barnes. Ce très intéressante publication comble une lacune qui se faisait sentir depuis longtemps aux États-Unis, et est par conséquent appelée à rendre de grands services à la cause des échecs, qui prennent tous les amusements intellectuels chez nos voisins.

Le premier numéro du Brentano's Chess Monthly est très bien composé, et est fait honneur aux propriétaires qui n'ont rien épargné pour en faire une publication de première classe. Outre une étude biographique des grands maîtres, due à la plume du spirituel écrivain français, M. Alphonse Delannoy, il contient les portraits de MM. St. Amant, Calvi et Andersen; plusieurs pages sont consacrées aux parties les plus brillantes ainsi qu'aux problèmes. Comme typographie, notre nouveau confrère est splendide; imprimé en deux colonnes, sur beau papier, illustré de magnifiques diagrammes, ce numéro est parfait.

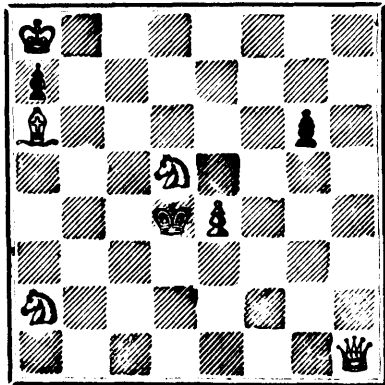
Le prix d'abonnement n'est que de \$2.50 par an, ou 25 cents par numéro. Toutes demandes d'abonnements doivent être adressées comme suit: "Brentano's Literary Emporium, No. 5, Union Square, New-York."

Nous souhaitons un bon et légitime succès à notre intelligent confrère.

PROBLÈME No. 272.

Composé pour L'Opinion Publique par M. J. FAYAN, père, Beauvoisin (Gard), France.

NOIRS.



BLANCS.

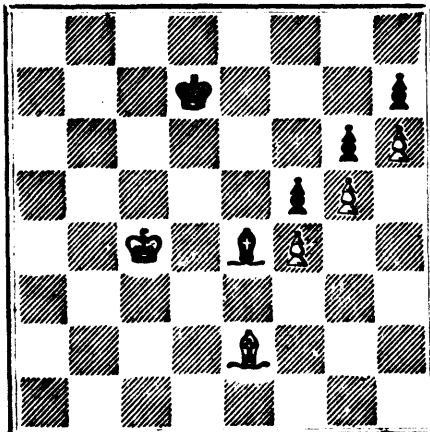
Les Blancs jouent et font mat en 4 coups.

SOLUTION.—No. 270.

Blancs. Noirs. 1 D 5e R 1 Ad libitum 2 Mat selon le coup des Noirs.

FIN DE PARTIE No. 18.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

SOLUTION. No. 18.

Blancs. Noirs. 1 F 5e T 1 P pr F 2 P 6e C, etc.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces 41, PARK ROW (bâtisses du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 18 mai 1881.

Table listing market prices for various goods including flour (Farine), grains (Grains), dairy products (Laiterie), poultry (Volailles), vegetables (Légumes), meats (Viandes), and other items (Divers).

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for livestock including beef (Boeuf), sheep (Mouton), and other animals.

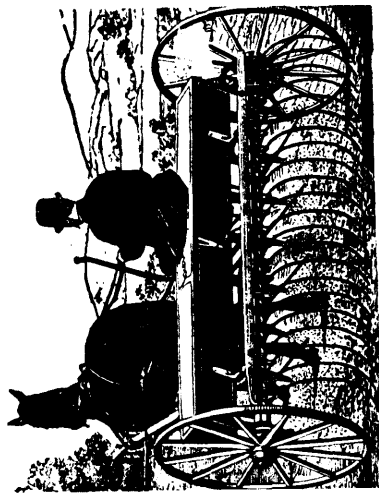
ARTICLES REQUIS

SECHOIRS A RIDEAUX, TONDEUSES pour l'herbe, COUTEAUX à manches opals tout à fait nouveaux, Ustensils de cuisine émaillés, ROULEAUX et CORNICHES à Rideaux, FIL Galvanisé pointé pour clôture, à très-bon marché chez

L. J. A. SURVEYER, 198, Rue Notre-Dame. (En face du Palais de Justice.)

ACCESSOIRE AMELIOREE DE MANN

ajouté aux Rateaux à cheval pour semer à la volée les grains et les fertilisants

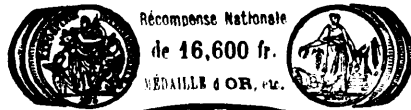


garantie de semer toutes sortes de grains ou de fertilisants, en quelque quantité requise. Peut être ajouté à n'importe quel Rateau, mais spécialement aux Rateaux de COSSITT.—Prix: \$25.00, peut aussi servir de semoir séparément, monté sur deux roues pesantes, ou peut s'en servir avec un ou deux chevaux. Prix: \$45.00. En vente par tous les agents de COSSITT ou à leur bureau principal.

No. 81, RUE MCGILL, MONTREAL.

DEMANDEZ DES CIRCUAIRES

50 CHROMOS en caractères neufs, 10 cts. par la maille 40 agents. Échantillons, 10 cts. U. S. CARD Co., Northford.



QUINA-LAROCHE ELIXIR VINEUX

(Extrait des 3 Quinquinas) Apéritif, Fortifiant, Fébrifuge. recommandé contre les AFFECTIONS D'ESTOMAC, ANÉMIE, MANQUE DE FORCES, SUITES DE COUCHES, LANGUEUR, FIÈVRES INVÉTÉRÉES, etc.

PARIS, 22 à 19, RUE DROUOT À LES PHARMACIES. Agents pour le Canada, MM. Lavolette et Nelson, 209, rue Notre-Dame, Montréal.



Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture.—COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc.—PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver.—VACANCES: en janvier et février. CONDITIONS D'ADMISSION:—Application par écrit au Directeur de l'Ecole, être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer. Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture.

Jos. GAUDET, Ptra. Directeur. J. J. MARSAN, 6er, M. C. A. Professeur et géant.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine.—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AVIS AUX PHOTOGRAPHES

A louer, garni et meublée, l'un des plus anciens éta blissements de Montréal Y compris chambre obscure, lentilles et tout l'appareil nécessaire avec 10,000 négatives am-ablement, échantillons de cadres, boîtes, etc. Situé dans le centre des affaires, dans l'un des meilleurs endroits de la ville. Conditions très modérées. S'adresser à BURLAND LITHOGRAPHIC Co.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centims. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché. S'adresser au bureau de ce journal.

LA POUDRE ALLEMANDE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epi-ciers respectables.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—Impression de luxe—broché.....\$1.20 même par la poste.....\$1.20 S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

50 Cartes-Chromos lithographiés, No. 2, 10 cts. Gros troussseau pour les agents, 10 cts. GLOBE CARD Co., Northford Ct.

NOUVEAU PROCÉDE

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convénables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AIGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

Décisions Judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arriérés qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).